



UN  
**DRAME DE FAMILLE**

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

MM. MICHEL CARRÉ ET JULES BARBIER

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 5 MAI 1849.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

LE GÉNÉRAL DE VERRIÈRES.....	MM. SAINT-ERNEST.	AMÉLIE DE VERRIÈRES, femme du gé- néral .....	Mmes LUCIE.
GASTON DE VERRIÈRES, son fils, officier de chasseurs d'Afrique.....	MONTDIDIER.	MADAME DE VALORY.....	NAPTAL-ARNAULT.
FRÉDÉRIC BERNAY, médecin.....	ARNAULT.	JULIETTE, sœur de Frédéric.....	ANNA POTEL.
ANATOLE DE CÉRISY.....	PAULIN MÉNIER.	ROSE, femme de chambre.....	CAROLINE.
ANTOINE, vieux soldat, domestique du gé- néral.....	STAENVILLE.	PAYSANS, VALETS.	

Tous droits réservés

ACTE PREMIER

Un jardin : à droite, un pavillon ; à gauche, un banc sous un berceau.  
— Au fond on aperçoit le château.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASTON, JULIETTE, AMÉLIE, LE GÉNÉRAL.

(Ils sont assis autour d'une table, près du pavillon ; on vient de déjeuner ; Antoine verse le café et rentre dans le pavillon.)

LE GÉNÉRAL. Allons, Gaston, va te reposer, mon enfant... tu dois en avoir besoin après l'étape de deux cents lieues que tu viens de faire... ces dames t'excuseront ; va dormir, et à tantôt.

GASTON. Non pas, mon père... je ne me suis jamais senti si dispos, au contraire, et je veux attendre l'arrivée de mon ami Frédéric en causant avec ces dames et vous. D'ailleurs, j'ai fait en Afrique des courses plus fatigantes que celle-ci, et,

comme vous voyez, je ne m'en porte pas plus mal ; la neige, la pluie, des chemins effondrés, du riz à tous les repas et le fusil d'un bédouin derrière tous les buissons, voilà quel était notre ordinaire ; encore n'avions-nous pas, au terme du voyage, la douce perspective du foyer paternel. Je le trouve enfin plus souriant, plus jeune, plus beau qu'à mon départ. (A Amélie.) Oui, madame, souriant de votre sourire, jeune de votre jeunesse, et beau de votre beauté. Entre Juliette, Frédéric, mon père et vous, je veux vivre ici le plus heureux des hommes !... Voilà qui est dit ; je me trouve bien à Capoue, j'y reste. (Il serre la main de Juliette.)

LE GÉNÉRAL. Paresseux ! qu'aurais-tu dit de notre temps, quand il fallait courir d'une enjambée de l'est à l'ouest et du sud au nord ! Crois-tu que c'est dans les délices de Capoue, comme tu dis, que j'ai gagné mes épaulettes ? En vérité, nos fils ne nous valent pas ; ce n'est pas du sang qu'ils ont dans les veines, c'est de l'eau claire !

JULIETTE. Oh ! par exemple !

AMÉLIE. Général ! général ! ce n'est pas aimable ce que vous dites là. Voyez, cette pauvre Juliette en a rougi. Eh ! mon

Dieu! vous vous êtes fatigué pour deux; laissez-le se reposer pour deux... N'est-ce pas raisonnable?

LE GÉNÉRAL. Peste! Gaston, tu as là de gracieux avocats!.. et je baise l'oreille. (A demi-voix.) Est-elle gentille, hein?

GASTON, à demi-voix. Charmante, mon père!

AMÉLIE. Qu'est-ce que vous dites?

LE GÉNÉRAL. On dit que vous êtes charmante!

AMÉLIE, souriant. Ah!...

GASTON. Voyons, à peine ai-je eu le temps de vous demander comment vous avez organisé la vie ici. Y a-t-il du gibier, des voisins, un billard, un maire et un curé?

AMÉLIE. Oui, monsieur Gaston, il y a de tout cela; et puisque vous voulez savoir l'emploi de notre journée, le voici...

LE GÉNÉRAL. D'abord, on se lève de bonne heure...

AMÉLIE. Ah! permettez, général, cette propriété est à moi et je veux en faire les honneurs à votre fils, qui est mon hôte.

LE GÉNÉRAL. C'est juste!

AMÉLIE. Comme dit le général, on se lève de bonne heure, on tard, selon les goûts. A onze heures, on déjeune; à six, on dîne. Jusque-là, liberté complète. Juliette fait de la musique; moi, je peins; le général lit le *Constitutionnel*. Quant à vous, vous chassez, vous pêchez, vous lirez, vous écrirez, sans que personne y trouve à redire. De toute votre journée, monsieur, on ne vous demandera que le soir. Est-ce trop?

GASTON. Comment donc, madame, c'est trop peu...

AMÉLIE. Encore un compliment!

GASTON. Non pas! mais une vérité.

LE GÉNÉRAL, à Amélie. Hein, chère amie, comme j'ai élevé ce garçon-là!

GASTON. A propos, et les voisins?... vous ne m'en parlez pas!...

AMÉLIE. Parmi les voisins, comme vous l'avez judicieusement soupçonné, il y a M. le maire et M. le curé; mais M. le maire étant pour l'empire, M. le curé pour la légitimité, mon mari pour la république, tous trois étant aussi enlétés les uns que les autres, ils ne peuvent s'entendre et ne se voient guère qu'à Pâques ou à la Trinité.

LE GÉNÉRAL. Historique!

GASTON. Qui voyez-vous donc?

AMÉLIE. Mais, une madame de Valory, entre autres, ancienne amie de pension à moi, et son cousin, M. Anatole de Cérisy.

GASTON. Qu'est-ce qu'il fait?

LE GÉNÉRAL, se levant. Il chante des romances!

GASTON. Jolie carrière!

AMÉLIE. Ce sont à peu près nos seuls intimes, et, à vrai dire, monsieur Gaston, je n'en suis pas fâchée. Notre solitude me plaît, elle plaît aussi au général et à Juliette, et nous vivons ici en famille sans nous inquiéter des bruits du monde.

JULIETTE. Est-ce que vous aimez le monde, monsieur Gaston?

GASTON. Mais vous-même, l'aimez-vous?

JULIETTE. Moi? Non.

GASTON. Alors je le déteste.

JULIETTE, souriant. Ah!...

LE GÉNÉRAL. C'est bon, c'est bon, on vous mariera bientôt!

GASTON. Et Frédéric, vous ne me parlez pas de Frédéric!... Que diable fait-il ici?

AMÉLIE. M. Bernay?... Mais il travaille, je suppose.

GASTON. Ce cher docteur a donc abandonné sa clientèle, qu'il est venu se loger avec vous?...

LE GÉNÉRAL. Sans doute, et c'est moi qui l'y ai décidé... Je lui dois plus que la vie, je lui dois la vie de ma femme, et depuis ce temps-là, Gaston, ton ami et sa sœur sont de la famille; d'ailleurs, cette solitude même sert sa carrière. M. Bernay veut concourir pour une chaire de professeur à l'école.

GASTON. Bravo! il en est digne; Frédéric est un des esprits les plus distingués que j'aie connus, brillant et profond à la fois. Ce cher ami, il me tarde de l'embrasser... Pourquoi diable est-il à Paris?

LE GÉNÉRAL. Pour un vieux procès embrouillé, je crois; au reste, son absence doit être courte, et, tiens... il me semble reconnaître son pas... Oui, parbleu! c'est lui.

AMÉLIE, à part. Dieu!...

## SCÈNE II.

LE GÉNÉRAL, FRÉDÉRIC, GASTON, JULIETTE, AMÉLIE.

(Frédéric entre par la gauche.)

GASTON. Arrive donc, qu'on t'embrasse!

FRÉDÉRIC. Bonjour, Gaston! (Ils s'embrassent.) Le soleil d'Afrique t'a bronzé, tu es superbe!

LE GÉNÉRAL. N'est-ce pas?

FRÉDÉRIC. Oui, vraiment, général! (Il lui serre la main. — Sa-luant Amélie.) Madame... (A Juliette.) Bonjour, petite sœur. (Il baise Juliette au front.)

JULIETTE, à demi-voix. Je suis bien heureuse, Frédéric!

FRÉDÉRIC, de même, en souriant. De me revoir?...

JULIETTE, de même. Mais oui... aussi.

GASTON, à Frédéric. Sais-tu que je te trouve pâle, toi!

FRÉDÉRIC. Oui, j'ai beaucoup travaillé...

GASTON. Moi, mon cher, je suis devenu bête chez les Kabyles.

FRÉDÉRIC. Allons donc!

GASTON. A propos, c'est bien aimable à toi d'être venu te fixer ici... Je prends pour moi la moitié de la reconnaissance paternelle; nous ne nous quitterons plus, n'est-ce pas? Je me marierai, tu te marieras, nous nous marierons, et nous vivrons les plus heureux du monde!

FRÉDÉRIC. Es-tu fou?

GASTON. Point du tout... Mon projet n'est-il point beau, madame?

AMÉLIE, embarrassée. Mais sans doute... Monsieur Bernay...

LE GÉNÉRAL. Gaston a raison, docteur... Il n'y a de bonheur réel que celui du ménage; voyez le mien... (Amélie fait un mouvement.)

FRÉDÉRIC, à demi-voix. Il est vrai, malade de Verrières est un ange.

LE GÉNÉRAL. Allons! nous y penserons! (Il remonte le théâtre avec Gaston; Juliette est remontée près de la table.)

FRÉDÉRIC, bas, à Amélie. Prenez garde!

AMÉLIE, de même. Pourquoi êtes-vous revenu, Frédéric?

FRÉDÉRIC, de même. Je ne puis vivre loin de vous!...

AMÉLIE, de même. Ah! vous me perdez!

LE GÉNÉRAL, en riant. Eh bien, docteur, est-ce que vous faites la cour à ma femme?

FRÉDÉRIC. Mais oui, général.

AMÉLIE. Juliette, n'avons-nous pas quelques visites à faire?

JULIETTE. C'est vrai, chère amie, je les oubliais.

GASTON. Chez qui donc? sans indiscretion.

LE GÉNÉRAL. Chez tous les pauvres du pays, qui la bénissent; car ma femme a oublié de compter cela dans l'emploi de sa journée, et c'est pourtant ce qui en remplit les trois quarts. Viens, chère Amélie, je veux joindre mon aumône à la tienne: ton sourire la rendra plus douce. Mon fils est revenu, je suis heureux, il faut que tout le monde le soit dans le pays.

GASTON. Mon bon père!

LE GÉNÉRAL, lui serrant la main. Je reviens, Gaston; attends-moi là. (Salut de part et d'autre; le général, Amélie et Juliette entrent dans le pavillon.)

## SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, GASTON.

GASTON, allumant un cigare. — Frédéric s'est assis. Dis-moi, Frédéric, as-tu jamais rencontré de plus honnête homme que mon père, de plus jeune, par l'esprit et par le cœur?...

FRÉDÉRIC. En effet, le général a vingt ans.

GASTON. Oui, parbleu! et je l'assure que je me suis pris souvent à le trouver plus jeune que son fils.

FRÉDÉRIC. En vérité!... Tu vieillis donc, toi?

GASTON. Dieu m'en garde! Et, tiens, aujourd'hui, que j'ai revu mon père, Juliette et toi, je me sens un véritable enfant. Il me semble que je sors du collège et que je suis en vacances. Je ne voudrais pas qu'on le sût au régiment; mais, parole d'honneur, je me sentirais de force à courir après des papillons.

FRÉDÉRIC. Tête folle!

GASTON. Tête sage! la sagesse n'est-elle pas d'être heureux? Mais, parlons de toi. Es-tu content? Quels sont tes projets? As-tu des maîtresses? Aimes-tu toujours le vin de Champagne? Voyons, parle, nous avons tant de choses à nous dire, depuis cinq ans que nous ne nous sommes vus!

FRÉDÉRIC, se levant. Ah! mon pauvre ami, tu es loin de compte et tu ne retrouves plus le Frédéric que tu as laissé. J'ai vidé ma dernière bouteille de champagne le jour même de ton départ.

GASTON. Ah! mon Dieu! tu m'épouvantes! Le fait est que tu as pris dans toute la personne je ne sais quel air d'austérité que je ne te connaissais pas.

FRÉDÉRIC. Oui, c'est la tenue d'ordonnance.

GASTON, prenant le bras de Frédéric et se promenant avec lui. Pauvre ami! toi que j'ai vu si bruyant; toi qui cassais si gaillardement les verres; toi qui chantaient des chansons à faire frémir des gendarmes...

FRÉDÉRIC. Oui, oui, il y a temps pour tout : il en est un pour les folies, il en est un pour le travail, pour l'ambition!...

GASTON. Toi, ambitieux?

FRÉDÉRIC. Sans doute, et, malgré mes efforts, le but où je tends fuit toujours devant moi. J'ai de l'intelligence et de l'énergie, mais cela ne suffit pas; pour arriver, Gaston, il faut avoir dépouillé toutes les faiblesses humaines, il faut imposer silence à sa jeunesse, à son cœur! Il faut être froid, calme, toujours maître de soi; en un mot, il faut presque ne plus être homme, et je n'en suis pas encore là!

GASTON. Tu t'en plains?

FRÉDÉRIC. Oui, parce que j'en souffre, parce que... je veux vainement combattre les passions qui grondent en moi, parce qu'elles livrent à ma raison un perpétuel combat, parce qu'elles m'entraînent loin du chemin que je voudrais suivre, parce qu'elles me perdront! Pour tout dire, tu vois en moi l'homme de trente ans et l'homme de vingt : l'un me pousse en avant, l'autre me tire en arrière, et ni l'un ni l'autre ne sont assez forts pour prendre le dessus. Je ne sais être ni jeune ni vieux, et ma vie, mon travail, ma carrière se perdent au milieu de ces tiraillements éternels!

GASTON. Diable! tu me fais là de toi un triste portrait, mon pauvre ami! Mais, voyons, puisqu'il faut te parler sérieusement, de quoi te plains-tu? Sans être riche, tu as de quoi vivre; par tes relations, tu tiens aux rangs élevés de la société. Déjà tu occupes une place distinguée dans la science; l'avenir est à toi; ma famille est la tienne; ne peux-tu y attendre tranquillement que la fortune t'arrive dans la poche d'une jeune et belle héritière?... Que te faut-il de plus?... Parle!

FRÉDÉRIC. Oui, voilà de beaux rêves!

GASTON. Il ne tient qu'à toi d'en faire des réalités. Pour moi, ce bonheur domestique, que tu sembles dédaigner, est désormais la seule chimère à laquelle je tiens... et ce bonheur, c'est à ta sœur que je le demanderai.

FRÉDÉRIC. Tu l'aimes donc toujours?

GASTON. Si je l'aime!... Va, va, l'absence n'a rien diminué de cette tendresse-là, et si, là-bas, j'ai jamais craint une balle, c'est quand je pensais à elle!

FRÉDÉRIC. En me parlant de Juliette, Gaston, tu viens de faire vibrer la corde la plus sensible de mon cœur; c'est une noble créature, digne de toi, comme tu es digne d'elle. Vous serez heureux, je l'espère; c'est un trésor que je te confie là.

GASTON. Eh bien, donc, encore une fois, prends ta part de ce bonheur. Il n'y a pas qu'une brave fille au monde!

FRÉDÉRIC. Que veux-tu?... Hors Juliette, j'ai peu de confiance dans les femmes.

GASTON. Hors Juliette?... Voilà qui est aimable pour ma belle-mère.

FRÉDÉRIC. Oh! quelle plaisanterie! J'estime beaucoup madame de Verrières.

GASTON. Elle est charmante, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC. Sans doute.

GASTON. Et elle joint à cela un air de douceur et de bonté qui m'a gagné le cœur. Cette courte entrevue a suffi à dissiper toutes mes craintes.

FRÉDÉRIC. Tes craintes?

GASTON. Assurément; s'il faut te l'avouer, je n'étais pas tranquille en arrivant ici.

FRÉDÉRIC. Pourquoi donc?

GASTON. C'est une chose grave, Frédéric, que le mariage, et mon père me semblait bien vieux pour épouser une jeune femme.

FRÉDÉRIC. A quoi diable vas-tu penser là?

GASTON. A rien. Madame de Verrières porte sur le front une candeur qui ne peut tromper, et je ne doute pas que la vieillesse de mon père ne soit honorable et heureuse. Il est si bon d'avoir confiance!... Mais voilà ces dames.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, AMÉLIE, JULIETTE, LE GÉNÉRAL.

(Ils sortent du pavillon.)

LE GÉNÉRAL. Docteur, ces dames sont prêtes... voudrez-vous bien leur donner le bras?

FRÉDÉRIC. De tout mon cœur, général.

AMÉLIE. Quoi! vous ne nous accompagnez pas?

LE GÉNÉRAL. Permettez-moi de rester, chère amie; j'ai deux mots à dire à mon fils.

AMÉLIE. Au revoir, monsieur Gaston!

GASTON. Madame... (Hus, à Juliette.) Revenez bientôt, Juliette.  
JULIETTE, de même. Oui. (Frédéric, Amélie et Juliette sortent par la gauche.)

## SCÈNE V.

GASTON, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL. Enfin, nous voilà seuls, cher fils, et je n'en suis pas fâché. J'ai besoin de causer un moment avec toi.

GASTON. Me voilà tout à vous, mon père. (Il s'assied près de la table, le général reste debout devant lui.)

LE GÉNÉRAL. Sais-tu que je suis presque embarrassé devant toi, Gaston?

GASTON. Comment?

LE GÉNÉRAL. Voyons, parle-moi franchement. Ma femme te plaît-elle?

GASTON. Beaucoup.

LE GÉNÉRAL. Vrai?

GASTON. Vrai.

LE GÉNÉRAL. Eh bien, tant mieux. J'avais peur que tu ne prisses mal mon mariage.

GASTON. Y pensez-vous, mon père? Tout ce que vous faites est bien fait!... D'ailleurs, je n'ai pas connu ma mère, et la place que cette jeune femme a prise près de vous était pour moi vide de souvenirs. Qu'elle vous rende heureux! c'est tout ce que je lui demande.

LE GÉNÉRAL. Merci, Gaston! tu m'ôtes un grand poids du cœur!... Au reste, ce mariage s'est fait de la manière la plus simple du monde. Tu penses bien que je ne suis plus à l'âge des romans. Tu étais parti, la maison me semblait déserte; j'étais seul, ennuyé, triste. Un jour, je rencontrai Amélie dans le monde : tu sais que j'ai de tout temps aimé les jolies femmes? Je fis à celle-ci quelques compliments qu'elle reçut bien; cela m'enhardit. Je cherchai à la connaître davantage, et je trouvai en elle une maturité d'esprit qui me donna confiance. J'en vins enfin à lui demander si elle voulait m'épouser; elle ne dit pas non; c'était presque oui. La famille fit le reste, et elle devint ma femme. Depuis ce jour-là, Gaston, il me semble que j'ai vingt années de moins dans le cœur. Amélie répand la jeunesse autour d'elle, et il en est tombé quelque chose sur mes cheveux gris.

GASTON, se levant. Il est vrai, vous avez la santé et la joie sur le visage.

LE GÉNÉRAL, s'essayant. Maintenant, parlons de toi. Tu veux donc, décidément, pendre l'épée au croc?

GASTON. Oui, mon père.

LE GÉNÉRAL. Quel malheur pourtant! Une carrière si bien commencée!... Qu'est-ce que tu feras ici?...

GASTON, se rapprochant de lui. Mais...

..... De petits-fils ingambes,  
Pour vous tirer la barbe et vous grimper aux jambes.

LE GÉNÉRAL. Au fait, c'est une occupation. Ainsi, tu aimes toujours Juliette?

GASTON. Plus que jamais!

LE GÉNÉRAL. Maris-toi donc, puisque le cœur t'en dit. D'ailleurs, ta Juliette me plaît infiniment. Elle n'est pas riche, mais tu l'es assez pour deux. (Se levant.) C'est égal, cela me fâche de te voir en rester à l'épaulette de lieutenant.

GASTON, montrant sa décoration. Et ceci, mon père?

LE GÉNÉRAL. C'est juste. Sais-tu que ce chiffon-là fait bien à ta boutonnière?

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, ANTOINE. Il entre par la gauche.

ANTOINE. Voici votre pipe, mon général. Si monsieur Gaston veut se reposer, sa chambre est prête.

GASTON. On y a porté mes effets?

ANTOINE. Oui, lieutenant.

GASTON. Me permettez-vous d'aller faire un peu de toilette avant le retour de ces dames?

LE GÉNÉRAL. Va, mon garçon. Je t'attendrai en fumant ma vieille pipe; car c'est une habitude qu'Amélie a bien voulu ne pas mettre à la porte.

GASTON. Voyons cette pipe? Elle est superbe, mais pas encore si épouvantable que la mienne.

LE GÉNÉRAL. Veux-tu te taire, insolent. (Il le rudoiie en riant. Gaston sort par la gauche.)

## SCÈNE VII.

LE GÉNÉRAL, ANTOINE.

LE GÉNÉRAL, s'asseyant sous le berceau. Dis donc, Antoine...  
 ANTOINE, se rapprochant et présentant un papier enflammé au général, qui allume le pipe. Mon général?  
 LE GÉNÉRAL. Gaston veut quitter le service.  
 ANTOINE. Quoi! le lieutenant...  
 LE GÉNÉRAL. Lui-même, et il veut se marier; qu'en dis-tu?  
 ANTOINE. Il a tort.  
 LE GÉNÉRAL. De quitter le service, oui; mais de se marier, non.  
 ANTOINE. On ne sait pas.  
 LE GÉNÉRAL. Comment! on ne sait pas?...  
 ANTOINE. Voyez-vous, mon général, les femmes c'est comme les places fortes; il vaut mieux les assiéger que de les défendre, parce que la plupart du temps on les prend d'assaut, plus ou moins vite, ça dépend des murailles.  
 LE GÉNÉRAL. Peste! quelle métaphore! Donc, à ton avis, j'ai mal fait de me marier, moi?  
 ANTOINE. Je ne dis pas cela, mon général; mais, à votre place, je serais resté garçon.  
 LE GÉNÉRAL. Oui-da! monsieur Antoine est bien difficile! Est-ce que ma femme aurait eu le malheur de lui déplaire?... (Antoine se tait.) Tu ne dis rien!  
 ANTOINE. Que voulez-vous que je vous dise, mon général?  
 LE GÉNÉRAL. Eh! pardieu, que c'est un ange, butor!  
 ANTOINE. C'est un ange, soit!...  
 LE GÉNÉRAL. Que le diable t'emporte!... (Il va pour sortir et revient sur ses pas.) As-tu un reproche à lui faire seulement?  
 ANTOINE. Mon Dieu, général, si je ne craignais...  
 LE GÉNÉRAL. Voyons, parle! Qu'est-ce?  
 ANTOINE. Voilà, mon général... M. Bernay me taquine.  
 LE GÉNÉRAL. Pourquoi?  
 ANTOINE. Parce que... Diable! c'est embarrassant à vous dire. Il me semble que... ou du moins j'ai cru voir... Après ça, on peut se tromper.  
 LE GÉNÉRAL. Parleras-tu, enfin!...  
 ANTOINE. Eh bien... puisque vous le voulez absolument, je crois qu'il fait les yeux doux à madame votre épouse.  
 LE GÉNÉRAL. Imbécile!  
 ANTOINE. Et, comme toutes les femmes tiennent plus ou moins de leur grand-mère Ève...  
 LE GÉNÉRAL. Plait-il?...  
 ANTOINE. Je ne veux pas vous fâcher, mon général... mais enfin...  
 LE GÉNÉRAL. Qu'est-ce que tu dis?  
 ANTOINE. Je dis... je dis...  
 LE GÉNÉRAL. Des sottises... Plus un mot là-dessus! A-t-on vu un pareil animal! En vérité je ne sais à quoi tient... Al-lons, bon! j'ai cassé ma pipe. Va-t'en à tous les diables! (Il jette les morceaux de sa pipe au nez d'Antoine, et sort par la droite.)

## SCÈNE VIII.

ANTOINE, puis GASTON.

ANTOINE, ramassant les morceaux de la pipe. Une si belle pipe! quel malheur! Je n'en suis pas moins pour ce que j'ai dit. Le docteur ne me revient pas, et j'ai surpris entre lui et madame certains coups d'œil qui ne voulaient dire rien de bon. Enfin! qui vivra verra. (Gaston entre par la gauche.)  
 GASTON. Qu'as-tu, mon brave? Tu me parais soucieux.  
 ANTOINE. Le général vient de me jeter sa pipe au nez; voyez!  
 GASTON. Ah bah!... et pourquoi?  
 ANTOINE. Oh!... des histoires...  
 GASTON. Des histoires?  
 ANTOINE. Voyez-vous, lieutenant, c'est votre ami; mais je n'ai pas la berlue; il ne vous vaut pas.  
 GASTON. Qui?  
 ANTOINE. Votre docteur.  
 GASTON. Frédéric?  
 ANTOINE. Oui, M. Frédéric, et, quoi qu'en dise le général, il y a quelque chose là-dessous.  
 GASTON. Sous quoi?  
 ANTOINE. Je m'entends. (Il dessert la table.)  
 GASTON. Ma foi, tu es bien heureux, car je ne t'entends guère.  
 ANTOINE. Soyez tranquille; le vieil Antoine est là, et à la première alerte...  
 GASTON. Tout de bon, as-tu perdu la tête?  
 ANTOINE. Ni la tête ni les yeux, mon lieutenant. Vous verrez.

GASTON. Quoi?

ANTOINE, un plateau à la main. Que je ne suis pas une bête, et que je tiens autant que vous à l'honneur de la famille?  
 GASTON. L'honneur, dis-tu?...  
 ANTOINE. N'en parlez toujours à personne, lieutenant!  
 GASTON. Et de quoi diable veux-tu que je parle?  
 ANTOINE. Suffit!... (Il entre dans le pavillon.)

## SCÈNE IX.

GASTON, puis JULIETTE.

GASTON. Le plaisant animal avec ses énigmes!... Me prend-il pour OEdipe? Il aura reçu dans le temps quelque coup de sabre sur la tête... bien sûr!... (Juliette arrive en courant.) Juliette!  
 JULIETTE. Ah! monsieur Gaston!...  
 GASTON. Quoi! vous courez encore comme autrefois, Juliette?...  
 JULIETTE. Oui, monsieur, pour vous revoir plus tôt...  
 GASTON. Ah! c'est bien aimable ce que vous me dites là! (Montrant son cigare.) Ça ne vous gêne pas? non? Charmante petite femme! je pourrai fumer tout à mon aise dans mon ménage. Mais comme vous voilà rouge! êtes-vous fatiguée?... voulez-vous vous asseoir?  
 JULIETTE, indiquant une chaise à gauche. Oui, venez ici.  
 GASTON, indiquant le bosquet à droite. Non... ici.  
 JULIETTE. Comme vous voudrez. (Ils se dirigent vers le berceau. — Musique douce pendant la fin de l'acte.)  
 GASTON, s'asseyant. Juliette, m'aimez-vous?  
 JULIETTE. C'est ce que j'allais vous demander.  
 GASTON. Bien vrai?  
 JULIETTE. Bien vrai.  
 GASTON. Chère enfant!... Savez-vous que je vous trouve grandie?...  
 JULIETTE. Votre uniforme vous va bien.  
 GASTON. Vraiment?... Où donc est madame de Verrières?  
 JULIETTE. Je l'ai laissée à l'entrée du parc avec Frédéric... Pensez-vous souvent à moi en Afrique?  
 GASTON. Ah! toujours!... et, sans votre souvenir, j'y aurais passé de bien vilaines nuits. Souvent nous étions harassés de fatigue, le front sous la pluie, les pieds dans la boue, le froid dans le cœur; mais je n'avais qu'à prononcer votre nom, Juliette, et tout le reste était oublié.  
 JULIETTE. Pauvre garçon!... Moi aussi j'ai bien pensé à vous!... Me trouvez-vous changée?  
 GASTON. Oui, mais plus belle. Vos yeux sont plus doux qu'autrefois, vos cheveux plus bruns, votre voix plus forte... et tout cela vous sied bien. — Et moi?... (Il se lève. Juliette s'assied.)  
 JULIETTE, en riant. Vous?... vous avez de bien belles mous-taches!  
 GASTON. Mais oui... elles sont assez bien.  
 JULIETTE. Voyez donc tous ces jolis bluets que j'ai cueillis dans les champs! Voulez-vous m'aider à faire des couronnes?  
 GASTON. Comment donc! (A part.) Diable! faire des couronnes, un lieutenant de chasseurs d'Afrique! Si mes camarades me voyaient, ils seraient capables de me décerner une boulette d'honneur.  
 JULIETTE. Eh bien!  
 GASTON. De tout cœur. (Il se rapproche de Juliette, et arrange des fleurs avec elle, en causant à voix basse.)

## SCÈNE X.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, AMÉLIE.

(Frédéric et Amélie entrent par la gauche, sans être aperçus de Gaston ni de Juliette; ils se donnent le bras.)

AMÉLIE. Je vous le répète, Frédéric, j'ai peur!  
 FRÉDÉRIC. Remettez-vous; de grâce!  
 AMÉLIE. Que voulez-vous! Je n'ai pas votre force, moi. Je me sens coupable et je tremble. (Gaston lève la tête, les aperçoit et écoute.)  
 FRÉDÉRIC. Soyez maîtresse de vous, Amélie, ou vous vous perdez vous-même.  
 AMÉLIE. Non, c'est impossible, partez! (Gaston fait un pas.)  
 FRÉDÉRIC. Y pensez-vous?  
 AMÉLIE. Je le veux! (Frédéric et Amélie entrent dans le pavillon.)

## SCENE XI.

JULIETTE, GASTON, puis LE GÉNÉRAL.

(Gaston laisse tomber les fleurs qu'il tient à la main.)

GASTON, stupéfait. Je le veux!

JULIETTE. Eh bien, que faites-vous donc, monsieur? Vous jetez mes fleurs à terre, à présent! (Elle les ramasse.)

LE GÉNÉRAL, entrant par la droite. Ah! te voilà, Gaston... As-tu vu ma femme?

GASTON. Mais... je crois qu'elle vient de rentrer, mon père.

LE GÉNÉRAL. Qu'as-tu donc? Tu es pâle!

GASTON. Moi? Rien.

JULIETTE. Ah! mon Dieu! est-ce que vous souffrez?

GASTON. Point du tout, je vous assure.

LE GÉNÉRAL. Je venais lui annoncer madame de Valory et son cousin. Viens avec moi, je te présenterai.

GASTON. Je vous suis, mon père.

LE GÉNÉRAL. Tu vois, Gaston, combien nous sommes heureux!

GASTON. Oui, bien heureux.

JULIETTE. Mais allez donc!

GASTON, à part. Je le veux! (Le général, Gaston et Juliette entrent dans le pavillon. — La toile tombe.)

## ACTE DEUXIÈME.

Un salon : porte au fond; portes latérales.

## SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, MADAME DE VALORY, AMÉLIE, LE GÉNÉRAL, ANATOLE, JULIETTE.

(Amélie et madame de Valory sont assises à droite, près d'une table à ouvrage; Amélie tient une tapisserie à la main; Frédéric est debout derrière elle; le général est assis à gauche, un journal à la main. À gauche, sur le second plan, Anatole chante en s'accompagnant au piano; Juliette se tient debout, près de lui.)

ANATOLE, chantant.

Ce qu'il me faut à moi, pour azurer mes jours,  
 Femme aux regards de jais, ce sont les demi-teintes  
 Que versent tes baisers sur les flammes éteintes  
 Des cœurs mornes et sourds,  
 Pour retremper au ciel mes deux ailes déteintes;  
 Ce qu'il me faut à moi,  
 C'est toi! c'est toi! ah! c'est toi!  
 Ce qu'il me faut à moi,  
 C'est toi!

MADAME DE VALORY. Ce qu'il lui faut à lui, c'est elle; voilà qui est bien entendu... (Se tournant vers Anatole.) Très-joli! (À Amélie.) Qu'en dites-vous, chère?

La chanson n'est pas neuve et le style en est vieux;  
 Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux  
 Que ces colifichets dont le bon sens murmure,  
 Et que la passion parle là toute pure?

En fait de chansons, je suis de l'avis de Molière... les plus vieilles sont encore les meilleures... (À Anatole.) Vous chantez avec beaucoup d'âme, parole d'honneur!... C'est de vous, cela?

ANATOLE, se levant. Mon Dieu! non.

MADAME DE VALORY. Ah! tant pis; la musique est jolie.

ANATOLE. Les paroles sont de moi. (Juliette s'assied devant le piano, et cause bas avec Anatole qui reste debout.)

MADAME DE VALORY, à Frédéric. Avez-vous de la voix, docteur?

FRÉDÉRIC, distrait. Plait-il?

MADAME DE VALORY. Ah! fort bien... Vous rêviez, je vous demande, pardon! (Au général.) Que dit-on de nouveau, général?

LE GÉNÉRAL. Fort peu de chose... Tout est tranquille.

MADAME DE VALORY.

Tout est tranquille, Parisiens, dormez.

Comme dans la *Tour de Nestlé*... A propos, sommes-nous toujours en république?

LE GÉNÉRAL. Mais oui... Dieu merci!

MADAME DE VALORY. C'est tout ce que je voulais savoir... (À Anatole.) Vous ne chantez plus, cousin? Chantez donc:

Ce qu'il me faut à moi,  
 C'est toi.

Ce qu'il lui faut à elle, ce n'est pas lui; cela se voit tous les jours... c'est l'histoire du cœur humain... (À Frédéric.) N'est-ce pas?... Ah! pardon! j'oublie que vous rêviez... (Au général.) Général, où est donc votre fils? Ah! je sais... vous me l'avez dit... Non, je ne me rappelle pas... N'importe, il nous manque...

LE GÉNÉRAL. Il reviendra, sans doute, pour notre petite fête de ce soir.

MADAME DE VALORY. Ah! c'est juste! vous donnez un bal!

LE GÉNÉRAL. Oh! un bal champêtre!

MADAME DE VALORY. Pour fêter le retour de votre fils... je l'avais oublié... En serai-je?

LE GÉNÉRAL. Si vous le voulez bien.

MADAME DE VALORY. Moi?... Règle générale, je ne refuse jamais de m'amuser... La vie est si courte! N'est-ce pas, docteur?... (Elle rit.) Décidément, vous êtes tous d'une gaieté folle!

ANATOLE, à Juliette. Oui, mademoiselle, j'ai publié, l'an passé, un recueil de poésies, intitulé : *Les Auroras boréales*. Vous en avez sans doute entendu parler?

JULIETTE. Non, monsieur, pas encore.

ANATOLE. Ah! c'est étonnant.

MADAME DE VALORY, bas, à Amélie. Voyons, levez donc vos beaux yeux et regardez un peu les gens qui vous parlent. Êtes-vous malade?... Est-ce que je vous gêne?... Voulez-vous que j'abrège ma visite, et que je fasse signe à Anatole de m'apporter mon chapeau et mon châle?... Non... je ne vous gêne pas? Eh bien, tant mieux! je reste... Mais laissez là votre tapisserie qui m'agace les nerfs... et causons.

AMÉLIE, souriant. Volontiers.

MADAME DE VALORY. A la bonne heure! vous êtes charmante! (À Frédéric.) Vous serait-il égal d'aller rêver un peu plus loin?... Ce que nous avons à nous dire ne vous regarde pas.

FRÉDÉRIC, saluant. Ah! (Il prend un livre et va s'asseoir près de la porte du fond.)

MADAME DE VALORY. Nous sommes amies, n'est-ce pas?... Oui, cela va sans dire, amies d'enfance, amies de pension. Vous voilà mariée, je suis veuve... nous pouvons nous entendre... Êtes-vous heureuse?

AMÉLIE. Heureuse?... Sans doute.

MADAME DE VALORY. Si je vous demande cela, c'est que je sais ce que c'est qu'un vieux mari. Ne craignez rien, il lit son journal et ne songe pas à nous. — Le mien avait la cinquantaine, le vôtre a quelque chose de plus... Le mien était assez laid, pas mal quinteux et très-jaloux... Le vôtre...

AMÉLIE. Le mien est noble et bon... le mien est plein de confiance et de générosité.

MADAME DE VALORY. Oui, tout cela se lit sur son front... mais son âge s'y lit aussi, voilà ce qui gâte un peu l'affaire.

AMÉLIE. De grâce!

MADAME DE VALORY. Rappelez-vous nos entretiens d'autrefois, dans le jardin du couvent... ce n'était pas de fronts chauves et de barbes grises qu'il s'agissait... Ah! ciel! Bien au contraire! Nous ne rêvions alors que chevelures bouclées et moustaches noires, et nous aurions chanté volontiers le refrain d'Anatole au premier venu... pourvu qu'il fût jeune, élégant et spirituel. — Ce qu'il ure fallait, à moi, ce n'était pas M. de Valory, et pourtant on me le fit épouser. — Quant à vous, ma pauvre amie, je crains bien que votre histoire ne ressemble à la mienne... moins le dénouement. — Je ne sais si vous êtes heureuse, mais ce n'est certainement pas là le mari que vous aviez rêvé.

AMÉLIE. Plus un mot là-dessus, Caroline, si vous m'aimez!

MADAME DE VALORY. Comme il vous plaira, chère amie... Parlons d'autre chose... (Amélie lui serre la main. — À part.) Je comprends! (À Frédéric.) Vous pouvez reprendre votre place, docteur, nous avons fini. (À Anatole.) Cousin! (Elle lui fait signe d'approcher.) puisque vous ne chantez plus, dites-nous donc quelques-uns de ces jolis vers que vous faites si bien, pour nous amuser... Amélie brûle de connaître votre talent poétique... Le général aussi, j'en suis sûre. N'est-ce pas, général?

LE GÉNÉRAL. Certainement... De quoi s'agit-il?

MADAME DE VALORY. Mon cousin va nous dire des vers.

LE GÉNÉRAL. Ah! monsieur est poète?

MADAME DE VALORY, riant. Oui. Vous voilà prévenu; une autre fois, vous vous tiendrez sur vos gardes.

LE GÉNÉRAL. Comment donc! je serai charmé d'entendre monsieur. J'aime beaucoup les beaux vers.

MADAME DE VALORY. Oh! vous allez l'embrasser. Je vous avertis que les siens sont un peu... Comment dirai-je?

LE GÉNÉRAL. Un peu romantique?

ANATOLE. Eh! mon Dieu! général, qu'entendez-vous par romantique? On a beaucoup abusé de ce mot-là... Il n'y a ni classiques ni romantiques... Il y a l'art dans la vérité, et la vérité dans l'art; la vérité, c'est la fantaisie; la fantaisie, c'est le calme rayonnement de l'idée sur le front des poètes! Quant au sens commun, ne m'en parlez pas. Eh! pardieu! rien n'est plus commun que le sens commun? Qu'est-ce qui n'a pas le sens commun? Mon épicier a le sens commun!... Moi, je n'ai pas le sens commun; je suis poète, moi! Vous riez? Il n'y a pourtant pas de quoi rire... L'art n'est pas un chaudron... l'art ressemble à une harpe éolienne, dont le vent fait vibrer les cordes. La harpe, c'est l'art; les cordes, ce sont les poètes; le vent, c'est l'inspiration! Un chêne n'est pas un parapluie! Shakspeare est un arbre; Racine est un tronc! Je ne sors pas de là... Comprenez-vous?

LE GÉNÉRAL. Eh! eh!

MADAME DE VALORY. Je le trouve charmant, moi, charmant; je ne comprends rien à ce qu'il dit, mais ça m'amuse.

ANATOLE. Comment! vous ne comprenez pas? C'est pourtant bien clair. Il suffit...

MADAME DE VALORY, se levant, et s'approchant d'Anatole. Ah! mon Dieu! est-ce que vous allez recommencer?

AMÉLIE, bas, à Frédéric. Il faut que je vous parle!

MADAME DE VALORY. D'ailleurs, il ne s'agit pas de la théorie, mais de vos vers, à vous. Voyons, on vous écoute!

ANATOLE. Je ne sais, vraiment, si je dois...

MADAME DE VALORY. Bon! N'allez-vous pas vous faire prier? Comme vous voudrez, cousin, on ne vous contraint pas. (Elle va reprendre sa place.)

ANATOLE, après un silence. Sonnet :

LE GÉNÉRAL. C'est un sonnet?

ANATOLE. *Sodomie et Gomorrhe!* sonnet biblique!

LE GÉNÉRAL. Ah! diable!

ANATOLE.

Le ciel basque

So rougit;

La boutasque

Y rugit;

Sous son masque

L'éclair git;

Nuit fantasque!

Il s'agit,

O Sodomie!

D'embraser

Toi, mur, dôme!

De raser

Le nom d'homme!

D'écraser!

LE GÉNÉRAL. Ah diable!

ANATOLE.

Tragédie!

LE GÉNÉRAL, se levant. Hein?

ANATOLE. C'est un second sonnet qui explique le premier.

LE GÉNÉRAL. Ah! très-bien... Allez! (Il se rassied.)

MADAME DE VALORY, riant. Pauvre général!

ANATOLE.

Tragédie!

Effet prompt;

Trame ourdie

Au ciel roud!

Main roidie,

Sur ton front

L'incendie

Court, mord, rompt.

La baraque

Crie et craque

Sous le choc!

Le cloaque,

Or, bois, roc,

Fond en bloc!

LE GÉNÉRAL. Ah diable!

MADAME DE VALORY. Le général voudrait peut-être un troisième sonnet qui expliquât le second.

LE GÉNÉRAL. Ma foi, non... (Se levant.) J'avoue seulement que

le mot de tragédie m'avait un peu effrayé... J'ai cru un moment que monsieur allait nous réciter une tragédie tout entière...

MADAME DE VALORY. En vers de trois pieds!

LE GÉNÉRAL. Pourquoi pas? (A Anatole.) Cher monsieur, vos vers sont très-gentils.

ANATOLE. N'est-ce pas qu'ils sont gentils?

LE GÉNÉRAL. Je ne serais pas capable d'en faire de pareils.

MADAME DE VALORY. Ni moi! (A Amélie.) Eh bien, vous ne riez pas?

ANATOLE. Ah! je l'ai encore oublié! Faites-moi donc penser, général, à vous envoyer ma statuette.

LE GÉNÉRAL. Comment donc, monsieur!... Mesdames, je vous propose une promenade dans le parc, le temps est magnifique.

MADAME DE VALORY, se levant. J'accepte. (A Amélie.) Venez-vous?

AMÉLIE. J'ai quelques ordres à donner, et je vous rejoins.

LE GÉNÉRAL, s'approchant d'Amélie. Tu es souffrante, n'est-ce pas?

AMÉLIE. Moi?... Du tout, je vous assure!

LE GÉNÉRAL. A la bonne heure! (Il l'embrasse sur le front.)

MADAME DE VALORY. Votre bras, général.

FRÉDÉRIC, bas à Amélie. Je reviens. (Il prend son chapeau et se dirige vers la droite.)

LE GÉNÉRAL. Vous ne nous suivez pas non plus, docteur?

FRÉDÉRIC. J'ai quelques visites à faire dans le voisinage.

LE GÉNÉRAL, lui tendant la main. A tantôt! (Il offre son bras à madame de Valory.)

ANATOLE, offrant le sien à Juliette. Oserais-je, mademoiselle?...

JULIETTE. Volontiers... Vous pouvez donc vous rappeler vos vers, monsieur?

ANATOLE. Oui, mademoiselle.

JULIETTE. Vous avez une bonne mémoire.

ANATOLE. Mais oui, assez bonne. (Juliette prend le bras d'Anatole et se dirige vers le jardin, à la suite du général et de madame de Valory.)

## SCÈNE II.

LES MÊMES, ANTOINE. Amélie se lève.

ANTOINE, paraissant sur le seuil. Je voudrais vous dire un mot, général.

LE GÉNÉRAL. Je ne puis l'écouter en ce moment.

ANTOINE. Il le faut...

LE GÉNÉRAL. C'est bon, c'est bon... nous verrons ce que c'est tout à l'heure. (Il sort avec madame de Valory; Anatole et Juliette les suivent. Antoine les regarde s'éloigner, fait un geste d'impatience et disparaît en refermant la porte du salon.)

## SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, AMÉLIE.

(Au moment où la porte du fond se ferme, Frédéric reparait et court vers Amélie.)

FRÉDÉRIC. Amélie!

AMÉLIE. Plus bas! plus bas!

FRÉDÉRIC. Rassurez-vous, personne ne peut nous entendre.

AMÉLIE. Au nom du ciel! Frédéric, si vous m'avez jamais aimée, si vous m'aimez encore, ne me perdez pas!... sauvez-moi!...

FRÉDÉRIC. Vous sauver!... Que craignez-vous? quel danger vous menace?

AMÉLIE. Quel danger nous menace?... Vous me le demandez?... Un mot, un geste, un regard... tout peut nous trahir! Ne voyez-vous pas que je ne suis plus maîtresse de moi?... que je n'ai plus ni force ni courage à mentir, et que, vingt fois déjà, mon secret a failli s'échapper de mes lèvres?

FRÉDÉRIC. Vous êtes une enfant!

AMÉLIE. Écoutez-moi... il faut en finir... Ce mensonge de tous les jours, de tous les instants est au-dessus de mes forces, je vous le répète. Séparons-nous aujourd'hui; demain je vous trahirais.

FRÉDÉRIC. Nous séparer!

AMÉLIE. Il le faut!... C'est depuis huit jours mon unique pensée.

FRÉDÉRIC. Depuis huit jours?

AMÉLIE. Oui. Comptez bien... Il y a huit jours que Gaston est ici, entre vous et moi; il y a huit jours que je sens son regard défiant peser sur mon front! Ce regard me tue! Je le ferais au bout de la terre pour l'éviter.

FRÉDÉRIC. Calmez-vous. Quelles craintes folles vous traversent l'esprit? Gaston ne sait rien, ne soupçonne rien.

AMÉLIE. Peut-être!

FRÉDÉRIC. Comment ?

AMÉLIE. Cette nuit, j'ai cru le voir qui se glissait dans l'ombre sous mes fenêtres.

FRÉDÉRIC. Gaston ?

AMÉLIE. C'est étrange, n'est-ce pas ?

FRÉDÉRIC. Bon ! C'était Antoine sans doute qui faisait sa ronde de nuit. D'ailleurs, qu'y aurait-il là de si extraordinaire ?... L'appartement de Juliette est voisin du vôtre, et il ne serait pas surprenant que Gaston vint quelquefois soupirer sous ses fenêtres.

AMÉLIE. Oh ! ne riez pas, Frédéric ; mes inquiétudes ne sont que trop réelles ! Il ne sait rien encore, je l'espère ; mais il peut tout deviner, et alors que répondrai-je à ce fils qui me demandera compte de l'honneur de son père ?... Lui dirai-je, pour excuser ma faute, que ce vieillard, lâchement abusé, m'aimait comme sa fille ? que, soumis à tous mes desirs, esclave complaisant de mes moindres caprices, sa plus chère étude, son orgueil, étaient de réaliser mes souhaits les plus puérils, de rendre joyeuse chacune des heures de ma vie... ne demandant pour tout cela que de me voir sourire à son réveil et de sentir quelquefois mon bras s'appuyer sur le sien. Dirai-je, pour vous justifier, que cet homme, dont nous nous sommes fait un jouet, avait été jusqu'à ce jour un ami dévoué pour vous, un protecteur généreux... presque un père pour Juliette ?... Si je ne dis pas cela, que puis-je dire ? (En s'assied.)

FRÉDÉRIC. En vérité, je ne vous comprends pas, Amélie ; vous exagérez tout, selon votre habitude, et ce danger n'existe que dans votre imagination... Gaston a la plus grande confiance en vous, je vous le répète. Quant au général, il ne sait rien, et se promène fort paisiblement là-bas avec votre fille amie, dont les éclats de rire arrivent jusqu'à nous. Mais vous ne savez quoi chercher pour troubler votre bonheur et le mien.

AMÉLIE. Vous parlez de bonheur ? Insensé ! Mais regardez-moi donc !... Ne voyez-vous pas que je n'y crois plus !... Vous n'y croyez pas vous-même !

FRÉDÉRIC. Oh ! si, j'y crois ; j'ai besoin d'y croire, puisque aussi bien c'est le seul qui me reste. Tenez, Amélie, je vous aime avec passion ! Je vous ai plus aimée que mon ambition et mon orgueil. Oui, tout ! je vous ai tout sacrifié : ma carrière, ma fortune, toutes mes espérances !... Oh ! ce n'est pas un reproche, car vous m'avez remplacé tout cela ! Que m'importe que ma vie s'écoule inutile et perdue, si je la passe à vos pieds ?... Je vous appartiens corps et âme ; mais, vous aussi vous m'appartenez... c'est une chaîne insoluble que la mort seule peut rompre ! Ce bonheur, Amélie, ne m'en privez pas !... il me le faut ! je le veux !

AMÉLIE, se cachant la tête entre les mains. Bien !

FRÉDÉRIC. Revenez-vous !... Quelqu'un !

## SCÈNE IV.

AMÉLIE, GASTON, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, allant au-devant de Gaston. Ah ! le voilà de retour ! (Il lui tend la main. Gaston fait semblant de ne pas s'en apercevoir.) Tu nous manquais. Madame de Valory te demande depuis une heure à tous les échos d'alentour. Madame elle-même t'attendait avec impatience.

AMÉLIE. Sans doute... (Gaston s'incline.) Avez-vous fait une bonne promenade, monsieur Gaston ?

GASTON. J'ai fait deux ou trois lieues dans la campagne, sans reprendre haleine.

FRÉDÉRIC. Et tu reviens avec un appétit de Kabyle ?

AMÉLIE. Je vais donner des ordres pour qu'on vous serve à déjeuner.

GASTON. Je vous remercie. Je n'ai pas faim.

FRÉDÉRIC. Tu es malade, alors ?

GASTON. Non.

AMÉLIE, à part. Quelle froideur ! (Haut.) Madame de Valory est au jardin ?

GASTON. Je viens de l'apercevoir, madame.

AMÉLIE. Permettez-moi d'aller la rejoindre. Je vous laisse ensemble. (Elle sort par le fond.)

## SCÈNE V.

GASTON, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, à part. Du sang-froid. (Il s'assied à droite.)

GASTON. Il s'assied à gauche et froisse ses gants avec colère ; puis se lève, fait quelques pas vers la porte, puis revient et s'arrête en face de Frédéric.)

FRÉDÉRIC !

FRÉDÉRIC. Décidément, mon cher, tu es malade.

GASTON. Trêve de plaisanteries, Frédéric ; elles sont ici hors de saison. Ce que j'ai à te dire est sérieux... Tu m'as parlé, il y a huit jours, de tes projets, de tes rêves d'avenir... Tu m'as dit, il m'en souvient, que tu n'étais pas fait pour les joies tranquilles de la famille, que tu étais ambitieux.

FRÉDÉRIC, se levant. Eh bien ?

GASTON. Eh bien, j'ai pensé à toi, à ton avenir.

FRÉDÉRIC. Comment ?

GASTON. Oui : je ne viens pas de faire une excursion dans la campagne, comme je le disais à madame de Verrières ; je suis allé à Paris.

FRÉDÉRIC. Ce matin ?

GASTON. Ce matin. J'ai vu le ministre, qui est un vieil ami de mon père. Je lui ai parlé de toi ; ton nom, d'ailleurs, ne lui était pas inconnu. Je lui ai demandé pour toi une mission quelconque, en Égypte, en Orient, que sais-je ? Il me l'a promise. Acceptes-tu ?...

FRÉDÉRIC. En vérité, Gaston, c'est une folie ! Comment, sans m'en avoir prévenu ? Quelle équipée est-ce là ?

GASTON. Ce n'est pas une équipée, je t'assure, et je ne m'y suis décidé qu'après mûre réflexion. Crois-moi, la chose n'est pas à dédaigner, et c'est un grand pas dans ta carrière. En vérité, Frédéric, je te conseille d'accepter.

FRÉDÉRIC. Je te remercie, Gaston, de ta bonne intention ; mais elle est inutile... J'ai d'autres projets en tête. D'ailleurs, je ne puis laisser Juliette seule.

GASTON. N'a-t-elle pas ici une famille ?

FRÉDÉRIC. Sans doute ; mais...

GASTON. Tu ne crains pas pour elle de mauvais exemple, je suppose...

FRÉDÉRIC. Que veux-tu dire ?

GASTON, simplement. Rien que ce que je dis... Madame de Verrières a pour Juliette une amitié de sœur, et son patronage, je n'en doute pas, saura remplacer le tien.

FRÉDÉRIC. Assurément ; mais, pour d'autres raisons encore, je ne puis partir. Ne me presse donc pas davantage... c'est impossible...

GASTON. Impossible !

FRÉDÉRIC. Eh ! oui, impossible ! Quel acharnement mets-tu à me rendre service ? Puis-je m'éloigner, d'ailleurs, au moment même de ton mariage avec ma sœur ? Et ce mariage n'est-il pas prochain ?

GASTON, s'approchant de la table et feuilletant un album. Peut-être !

FRÉDÉRIC. Comment ?

GASTON. Qui peut répondre du lendemain ? sait-on si quelque terrible malheur ne viendra pas détruire nos espérances ? (Silence.)

FRÉDÉRIC. Quels sombres pressentiments !

GASTON. Je t'en supplie, Frédéric, accepte...

FRÉDÉRIC. Encore une fois, je refuse.

GASTON. Eh bien...

FRÉDÉRIC. Eh bien ?

GASTON, reprenant un air indifférent. Eh bien, ma foi, tant pis pour toi... c'est une belle occasion perdue. Tu es le maître... après tout ; cela ne me regarde pas... Quant à Juliette... plus tard... nous en recauserons.

FRÉDÉRIC, lui tendant la main. Nous nous quittons bons amis ?

GASTON, allant prendre son chapeau au fond du théâtre. Assurément, très-bons amis. (Il revient s'asseoir à droite.)

FRÉDÉRIC, à part. Amélie avait raison... Il sait tout... (Il sort par le fond.)

## SCÈNE VI.

GASTON, seul. Impossible de vaincre sa résistance... Que faire ? Elle l'aime donc bien ! quelle fatalité ! Je venais ici chercher le bonheur et le repos, et je n'y trouve que la honte !... J'ai tout fait pour éviter un éclat ! Mais quoi ! s'il demeure, puis-je rester le spectateur muet de cet amour qui souille mon nom ? Il faudra bien le tuer... (Se levant.) Tuer Frédéric, perdre Juliette, ah ! c'est le naufrage de notre vie à tous ! Et mon père... mon père, que deviendra-t-il ? Ne dois-je pas plutôt respecter le repos de sa vieillesse ? Si je parlais, si je retournais en Afrique ?... Non, impossible ! Parler à Amélie peut-être ?... Ah ! mille idées contraires se croisent dans ma tête... Quelle horrible incertitude !...

## SCÈNE VII.

GASTON, JULIETTE.

GASTON. Juliette !

JULIETTE. Pardon, je vous dérange ?... (Elle fait quelques pas pour se retirer.)

GASTON, la retenant docement par la main. Que dites-vous là !

N'êtes-vous pas toujours ma Juliette bien-aimée, ma sœur?...  
(Il la fait asséoir à gauche, et reste debout près d'elle.)

JULIETTE. Votre sœur!

GASTON. Nom charmant que je vous donnais autrefois...  
Vous le rappelez-vous, Juliette?

JULIETTE. Je me le rappelle... ce nom m'était doux alors à entendre.

GASTON. Aujourd'hui?

JULIETTE. Aujourd'hui... je ne sais pourquoi il m'attriste...

GASTON. Quoi! des larmes, chère enfant!

JULIETTE. Oui. Voyez, je pleure... vous faites bien de m'appeler enfant... je ne suis qu'une enfant, mais j'ai tout compris, tout deviné...

GASTON. Qu'avez-vous compris? qu'avez-vous deviné?

JULIETTE. J'ai compris, monsieur Gaston, que Dieu ne m'avait pas faite pour vous... j'ai compris, j'ai deviné que, depuis votre retour, me voyant si gauche, si maussade... que suis-je? vous vous êtes pris à regretter vos serments d'autrefois... à rêver d'autres amours. — Ne vous en défendez pas; je ne vous reproche rien, monsieur Gaston... Au lieu de m'oublier tout à fait, vous vous souvenez encore du nom que vous me donniez autrefois... vous voulez que je sois encore votre sœur... je vous en remercie!

GASTON. Juliette, chère Juliette! vos paroles me déchirent le cœur... Ce n'est pas votre voix qui m'accuse... ce sont vos yeux en pleurs... Ah! je vous le jure, je vous aime de toutes les forces de mon âme... je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimée... (Lui prenant les mains et la faisant lever.) Juliette, regardez-moi... me croyez-vous?

JULIETTE. Je vous crois.

GASTON. Et si je vous dis un jour qu'un obstacle invincible nous sépare, et que j'en souffre autant que vous-même, me croirez-vous?

JULIETTE. Je vous croirai...

GASTON. Merci! Je suis désespéré, Juliette... désespéré! (Madame de Valory paraît au fond. Gaston prend la main de Juliette, la serre tristement dans les siennes et sort par la droite. Juliette le suit des yeux et foud en larmes.)

### SCÈNE VIII.

JULIETTE, MADAME DE VALORY.

MADAME DE VALORY, s'approchant vivement de Juliette. Eh bien, qu'avez-vous donc, chère enfant?... Monsieur Gaston vous quitte et je vous trouve tout en pleurs!... cela n'est pas croyable... Voyons... dites-moi ce qui vous chagrine, chère petite... je vous consolerai... Auriez-vous à vous plaindre déjà de monsieur Gaston?

JULIETTE, vivement. Ne le croyez pas!

MADAME DE VALORY. Il vous aura fait quelque injustice reproche?... non?... il est jaloux peut-être?... non plus?... c'est sa froideur alors qui vous désole?... Oui, depuis quelques jours, en effet, je crois remarquer qu'il est moins empressé auprès de vous... qu'il vous néglige... Oh! ne vous en défendez pas... je comprends tout... C'est le commencement de votre apprentissage... Je sais cela, moi qui suis veuve!

JULIETTE. Mais je n'ai rien à reprocher à Gaston, madame, absolument rien...

MADAME DE VALORY. Si! si! on a toujours quelque chose à leur reprocher... Croyez-vous que je ne me connaisse pas à cela?... Vous vous taisez?... Voyons, pourquoi ne vous aimez-il plus, ce monstre?

JULIETTE. Lui, madame, ne plus m'aimer! Est-ce que vous croyez que cela soit possible?

MADAME DE VALORY. Possible, non... mais faisable, oui; on ne voit que cela tous les jours... et avouons qu'il y a bien un peu de votre faute...

JULIETTE. De ma faute?...?

MADAME DE VALORY. Assurément. Vous avez trop de douceur, trop d'ingénuité, trop de candeur... votre pensée arrive trop vite sur vos lèvres. Tenez, je vois encore une larme au bord de votre paupière... Eh bien! cette larme-là, ma belle, il faudrait la cacher dans un sourire, quitter à pleurer chez vous quand vous serez toute seule. Ce que je vous dis là vous semble étrange, n'est-ce pas? mais, que voulez-vous! c'est la vie. Vous en apprendrez bien d'autres!

JULIETTE. Non, madame, j'aime M. Gaston; je suis triste et je ne saurais feindre une gaieté que je n'ai pas.

MADAME DE VALORY. Que vous êtes enfant! Mais c'est pour le reprendre, ce Gaston, c'est pour le ramener pieds et poings liés à vos genoux qu'il faut faire ce que je vous dis. Voilà mon cousin Anatole, par exemple, qui n'est pas trop laid et pas du tout sournois; eh bien, je vous le prête... Il va vous faire la cour, recevez-le bien. Il vous écrira des vers, lisez-les... ou faites semblant de les lire; enfin, tournez-lui la tête. Le Gaston en sera jaloux, j'en réponds, et avant la fin de la

soirée il viendra se livrer à votre merci... Alors, vous me rendrez Anatole. Est-ce dit? Le moyen n'est pas neuf, il est vieux comme le monde... mais je ne sais comment cela se fait, il réussit toujours.

JULIETTE. Quoi que vous disiez, madame, je ne puis croire que monsieur Gaston ait cessé de m'aimer... S'il s'éloigne de moi, c'est qu'il en a de graves motifs; je souffre, mais je ne l'accuse pas.

### SCÈNE IX.

LES MÊMES, AMÉLIE, LE GÉNÉRAL, puis ANATOLE.

MADAME DE VALORY. Arrivez donc, ma chère Amélie; vous aussi, général... Il s'agit de réprimander vertement votre fils.

LE GÉNÉRAL. Gaston? qu'a-t-il fait?

JULIETTE. Madame!

MADAME DE VALORY. Eh bien, quoi? est-ce que tout le monde ne sait pas qu'il doit vous épouser? (Au général.) Votre fils est très-mal élevé, voilà.

LE GÉNÉRAL. Pourquoi?

JULIETTE. Madame, je vous en prie...

MADAME DE VALORY. Non, non, non... J'en aurai le cœur net, et il ne sera pas dit que j'aurai vu une belle enfant comme vous trahie par ce vilain monsieur, sans en tirer vengeance, ne fût-ce que par esprit de corps.

LE GÉNÉRAL. Trahie?

MADAME DE VALORY. Assurément. N'avez-vous pas remarqué comme nous le changement qui s'est opéré subitement dans les manières de ce bel officier à l'égard de Juliette? Il la néglige depuis quelques jours, cela est visible. Pourquoi?... je vous le demande... (A demi-voix, au général.) Sans doute... si vous receviez ici d'autres visites que les miennes, on pourrait supposer... les hommes sont si capricieux!... Mais qu'oi! Amélie et moi, nous sommes, je crois, les seules femmes qu'il ait pu voir de près depuis son retour... (Riant.) Et à moins de s'imaginer qu'épris d'un amour subit pour l'une de nous deux...

LE GÉNÉRAL. Plait-il?

MADAME DE VALORY, riant aux éclats. Dame! je suis aimable... Amélie est charmante... la supposition ne serait peut-être pas si invraisemblable.

LE GÉNÉRAL, sérieux. Quelle folie!

MADAME DE VALORY. Bon!... N'allez-vous pas prendre la chose au tragique, et vous mettre martel en tête?... (Bas, à Amélie.) Le général s' imagine que Gaston est amoureux de vous, ma chère amie... je vous conseille de vous tenir sur vos gardes!...

AMÉLIE, très-troublée. Caroline!

LE GÉNÉRAL, l'observant. Quoi donc! (Pendant la dernière partie de cette scène, Juliette se tient à l'écart. Anatole, qui vient d'entrer, s'approche d'elle.)

ANATOLE. Ah! mademoiselle! s'il était donné à un autre qu'à M. Gaston...

JULIETTE. Je vous remercie, monsieur...

### SCÈNE X.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, puis ANTOINE.

LE GÉNÉRAL. Ah! vous voilà, Frédéric!... vous revenez à point pour le dîner, car j'aperçois Antoine qui vous suit...

ANTOINE, sur le seuil. Vous êtes servi, général.

LE GÉNÉRAL. Il n'a jamais eu que de bonnes nouvelles à m'annoncer, ce gaillard-là!... (A Frédéric.) Frédéric, offrez votre bras à Amélie... (A madame de Valory, en lui offrant le bras.) Madame la riieuse...

MADAME DE VALORY, riant. Avouez, général, que je vous ai fait peur.

LE GÉNÉRAL. Demandez à Antoine si j'ai jamais su ce que c'est que la peur.

MADAME DE VALORY. Nous ne sommes pas ici sur le champ de bataille, général.

LE GÉNÉRAL, à Antoine. As-tu vu mon fils?

ANTOINE. Je viens de le rencontrer dans le jardin, général.

LE GÉNÉRAL. Va l'avertir.

ANTOINE. C'est que...

LE GÉNÉRAL. Quoi?

ANTOINE. Je voudrais d'abord vous dire deux mots.

LE GÉNÉRAL. Encore!

ANTOINE. Vous m'aviez promis de m'écouter.

LE GÉNÉRAL. C'est juste... Je suis à toi... si madame veut bien me permettre...

MADAME DE VALORY. Faites, faites, général... nous allons

vous attendre à table... (A Frédéric.) Votre second bras, docteur. (Elle prend le bras de Frédéric. — Tout le monde sort, excepté le général et Antoine.)

## SCÈNE XI.

ANTOINE, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL. Eh bien, qu'est-ce? qu'y a-t-il? Explique-toi...

ANTOINE. Voici ce que c'est, mon général... Ce matin, en faisant ma tournée dans le jardin, (tirant un portefeuille de sa poche.) j'ai trouvé ceci sur le sable...

LE GÉNÉRAL, prenant le portefeuille. Donne... (L'examinant.) Belle trouvaille, ma foi!... C'est tout?

ANTOINE. Je voulais vous dire aussi, mon général, que Dominique a aperçu cette nuit un homme qui se glissait le long du mur sous la fenêtre de...

LE GÉNÉRAL. De qui?

ANTOINE. De madame...

LE GÉNÉRAL. De ma femme!

ANTOINE. C'est aussi sous ses fenêtres que j'ai ramassé le portefeuille... voilà pourquoi je n'ai voulu le remettre qu'à vous, en mains propres, comme on dit...

LE GÉNÉRAL. Tu as bien fait... (Mettant le portefeuille dans sa poche.) Je ne comptais plus le retrouver...

ANTOINE. Quoi! c'est donc à vous?...

LE GÉNÉRAL. Sans doute!... à moins qu'il ne soit à toi.

ANTOINE. J'aurais plutôt cru... d'après ce que je vous disais une fois...

LE GÉNÉRAL. Je ne te demande pas ce que tu as pu supposer...

ANTOINE. Et l'homme de la nuit... était-ce vous aussi?

LE GÉNÉRAL. Vous êtes un sot, maître Antoine!... Laissez-moi, et songez à retenir votre langue.

ANTOINE, à part. Hum!... le général n'est pas si tranquille qu'il en a l'air.

LE GÉNÉRAL, frappant du pied. Sortez donc!... (Antoine sort.)

## SCÈNE XII.

LE GÉNÉRAL, seul. Dès qu'Antoine a tourné les talons, il tire le portefeuille de sa poche et l'ouvre d'une main impatiente. Gaston!... MON FILS!...

## ACTE TROISIÈME

Un petit salon : trois portes au fond donnant sur une serre : porte à droite; bougies allumées.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE, ANTOINE.

(Ils préparent des plateaux de rafraîchissements. Musique de contredanse pendant toute la scène.)

ROSE. Qu'est-ce que vous faites donc là, monsieur Antoine? Est-ce que vous ne venez pas voir danser tous ces braves gens?

ANTOINE. Non, merci, j'ai autre chose à faire.

ROSE. C'est plaisir de les voir sauter dans leurs vestes du dimanche... avec leurs rubans et leurs bouquets à la boutonnière... on dirait d'une fête de mariage.

ANTOINE. C'est justement pour cela qu'elle me déplaît... Je déteste tout ce qui sent le mariage.

ROSE. Vous en parlez bien à votre aise, maintenant que vous êtes vieux.

ANTOINE. Hein?

ROSE. Dame! si le mariage n'est pas de votre goût... faut pas en dégoûter les autres.

ANTOINE. Merci... je sais ce que c'est par expérience!

ROSE. Vous avez donc été marié dans votre temps?

ANTOINE. Jamais!

ROSE. C'est dommage... vous auriez fait un mari bien aimable.

ANTOINE. Oui... c'est possible... il n'aurait pas fallu... Suffit... j'ai bien l'honneur de vous saluer.

ROSE. Votre servante, monsieur Antoine. (Ils sortent par le fond, un à droite, l'autre à gauche.)

## SCÈNE II.

ANATOLE, FRÉDÉRIC.

ANATOLE. Vous avez beau dire, cher monsieur, je me suis bien aperçu ce matin que mes sonnets n'étaient point de votre goût... Ne croyez pas cependant que j'aie le moins du monde l'intention de vous chercher querelle pour si peu... Non... je ne suis pas de ces rimeurs endiablés qui veulent à toute force qu'on les admire, au contraire... j'aime à rencontrer des gens qui me disent crûment au nez que mes vers sont détestables... Cela me divertit.

FRÉDÉRIC, s'asseyant. Vraiment?

ANATOLE. Parole d'honneur! Je n'ai jamais éprouvé tant de plaisir qu'un jour où je faisais représenter pour la première fois certain drame de ma façon sur un des premiers théâtres de Paris. J'étais au fond d'une loge d'avant-scène, avec quelques-uns de mes meilleurs amis... Figurez-vous... (Frédéric s'est levé et va pour sortir. Anatole s'en aperçoit, le rattrape par le bras et continue.) Figurez-vous, cher monsieur, que, dès les premiers vers, un hurra général s'éleva dans la salle. On sifflait de tous les coins du théâtre... on sifflait, je crois, jusque dans les coulisses... c'était charmant!... mes amis et moi nous nous tenions les côtes... Je ris encore quand j'y pense...

FRÉDÉRIC. Ce devait être, en effet, fort plaisant...

ANATOLE. Fort plaisant, je vous jure... J'avais en face de moi un gros monsieur qui se démenait dans sa stalle comme un furieux... La sueur ruisselait sur son front à grosses gouttes... « L'auteur est un âne! criait-il... Je veux qu'on m'apporte les oreilles de l'auteur! » Excellent homme, il m'a bien amusé!

FRÉDÉRIC. Je le crois... Permettez-moi de vous quitter.

ANATOLE, le retenant. Je me rappelle, entre autres, certain vers qui...

FRÉDÉRIC, cherchant à se dégager. Pardon, je désirerais...

ANATOLE. Un vers fort beau, ma foi!... Attendez donc... oui... non... Je l'ai oublié...

FRÉDÉRIC, s'éloignant. On m'attend.

ANATOLE. Je vous suis... Il faut absolument que je vous dise ce diable de vers... Je le retrouverai... (Suivant Frédéric.) Eh! monsieur! cher monsieur, cher monsieur! (Il sortait par le fond à gauche.)

## SCÈNE III.

AMÉLIE. Elle entre par la porte droite du fond. La gaieté bruyante de tous ces braves gens me fatigue... j'ai la tête brisée! (elle s'assied.) Que de grossières plaisanteries, que de compliments maladroits il m'a fallu essayer! Ils m'auront trouvée bien froide... bien fière, peut-être. Ce n'est pas ma faute... j'ai fait des efforts surhumains pour rire comme eux... pour danser comme eux... mais le sourire expirait sur mes lèvres, et mes pieds se refusaient presque à me porter. (Se levant.) Mille pensées inquiètes se croisent dans mon esprit au milieu de tout ce bruit; voilà ce que personne ne sait... ne doit savoir. (Marchant avec agitation.) La réserve de Gaston à mon égard, son silence, sa persévérance à me fuir... Tout cela me torture et me remplit l'âme de crainte... Je veux le voir, je veux qu'il parle... je veux... (Gaston paraît au fond.) Là voilà!... Je me soutiens à peine! (Elle s'appuie contre un meuble.)

## SCÈNE IV.

AMÉLIE, GASTON.

GASTON, apercevant Amélie. Dieu! (Il fait quelques pas pour se retirer.)

AMÉLIE, à part. Du courage! (Haut.) C'est vous, monsieur Gaston! (Il s'arrête indécis.) Vous venez chercher ici un peu de solitude... et ma présence vous effraye?... Rassurez-vous... je vous cède la place, s'il le faut.

GASTON. Demeurez, de grâce! c'est moi qui suis indiscret, sans doute; je me retire.

AMÉLIE. Non pas... Je vous retiens prisonnier... cela vous apprendra à vous aventurer seul dans mes domaines... aussi bien, ai-je plus d'un reproche à vous faire.

GASTON. A moi?

AMÉLIE. A vous-même... Pourquoi non?... Vous croyez-vous infailible?

GASTON. Non, certes, je n'ai pas cet orgueil.

AMÉLIE. A la bonne heure!... Voulez-vous m'entendre?

GASTON, la faisant asseoir. Je vous écoute.

AMÉLIE. C'est la première fois que je vous tiens à ma merci :

je vous prévient que je ne vous ferai point de quartier. D'abord, pourquoi me fuyez-vous sans cesse ? Vous ai-je déph sans le vouloir ?

GASTON. Vous, madame ?

AMÉLIE. Oui, soyons francs !... Je n'ai eu de vous que deux ou trois heures de bonne humeur, et ça été le jour de votre arrivée... Le soir même, vous étiez avec moi d'une froideur inconcevable. Que dois-je penser d'un changement si subit ?... Ai-je un reproche à m'adresser ? Voyons ! parlez !

GASTON. Un reproche à vous ? Non, madame ! n'en accusez que mon méchant caractère : un rien souvent suffit à me rendre soucieux des journées entières...

AMÉLIE. Et quel est ce rien qui vous a cette fois troublé l'esprit ?...

GASTON. Mon Dieu ! madame, épargnez-moi, je vous prie, un entretien qui m'est pénible... et...

AMÉLIE, se levant et lui prenant le bras. Non, encore une fois, je veux vous rendre cette gaieté qui va si bien à votre front... je n'en aurai pas le démenti, et j'y mets de l'amour-propre... Que faut-il faire pour cela ? Voulez-vous une valse, un quadrille ?...

GASTON. Excusez-moi, madame...

AMÉLIE. Tenez, plus encore... voulez-vous cette fleur ?... je vous la donne.

GASTON, la prenant. Cette fleur !...

AMÉLIE. Elle vous fera bien des envieux, monsieur... Mais enfin, parlez, que voulez-vous de moi ?

GASTON, sèchement. Je voudrais que M. Frédéric Bernay quittât cette maison.

AMÉLIE. Gaston !

## SCÈNE V.

LES MÊMES, ANATOLE.

ANATOLE. Diable de vers !... je ne puis pas le retrouver. (Apercevant Amélie.) Madame, vous m'avez fait l'honneur de me promettre un quadrille, et je viens... Mais qu'avez-vous, mon Dieu ! vous voilà toute pâle !...

AMÉLIE. Rien, monsieur, rien. Je suis prête à vous suivre.

ANATOLE. Mais votre main tremble !... Êtes-vous malade ? Je vais prévenir M. Bernay.

AMÉLIE. Non, je vous prie, non, n'en faites rien ; j'éprouvais un peu de malaise, voilà tout ; mais il est déjà dissipé... Venez, monsieur, venez !...

ANATOLE. Madame... (Il sort avec Amélie.)

GASTON, seul. Oh ! je lui parlerai, il le faut... Mais comment, au milieu de tout ce monde qui ne nous quitte pas des yeux ? Si je lui écrivais quelques mots pour lui demander un moment d'entretien ?... Oui... (Il s'assied près d'une table à gauche et se dispose à écrire.) Pauvre femme ! elle est aussi bien à plaindre !... Comme elle doit souffrir sous cette parure et sous ces fleurs !

## SCÈNE VI.

GASTON, MADAME DE VALORY.

MADAME DE VALORY. Eh bien, que faites-vous là, beau ténébreux ?... est-ce que vous ne dansez pas ?... Ils sont étonnants ces jeunes gens !... Avec qui voulez-vous donc que nous dansions, si vous ne dansez plus ?... Quant à moi, j'avoue que je ne me suis jamais tant divertie... Je danse avec Paul et avec Jacques... Je passe des bras de Nicolas dans ceux de Jean-Pierre, c'est charmant !... Ils me font sauter jusqu'au plafond et tourner... j'en suis encore tout étourdie... Ma foi, vivent les paysans pour la danse !... il n'y a plus que ces gens-là qui sachent se donner du mouvement et s'amuser comme il faut, en dépit de la république ! (S'approchant de Gaston et lui touchant le bras.) Ah çà ! mais vous ne m'étonnez pas ?... C'est poli ! Où diable avez-vous l'esprit ?... (Gaston se lève, madame de Valory aperçoit la fleur qu'il tient à la main.) Tiens ! je connais cette fleur-là ! C'est Amélie qui vous l'a donnée ?...

GASTON. Je ne sais ce que vous voulez dire... (Il jette la fleur.)

MADAME DE VALORY. Eh bien !... Que vous prend-il ? pourquoi la jeter ? (Il la ramassant.) Pauvre petite !... (Gaston étend la main pour la reprendre.) Non pas ! je la garde...

GASTON. Qu'en voulez-vous faire ?

MADAME DE VALORY. Je vous trouve bien indiscret de me le demander... On vous donne une fleur, vous la jetez sous vos pieds, je me trouve là par hasard, et je la ramasse... le reste ne vous regarde pas... Si vous teniez à cette fleur, il ne fallait pas la jeter... si vous ne l'aviez pas jetée, je ne l'aurais pas ramassée, c'est clair... De quoi vous plaignez-vous ? Bonsoir !

GASTON. Je vous supplie de me la remettre !

MADAME DE VALORY. Et moi, je vous supplie de me la laisser, Gaston. C'est impossible !

MADAME DE VALORY. Alors je me vois dans la nécessité de la garder malgré vous ! (Elle l'attache à son corsage.) Venez la prendre si vous l'osez !... Vous ne l'avez qu'avec ma vie !

GASTON. Sérieusement, je tiens à cette fleur.

MADAME DE VALORY. Moi aussi, monsieur ; si vous la regrettez, tant pis pour vous ! J'en suis fâchée... Quant à l'usage que J'en puis faire, cela me regarde, et je n'ai pas de compte à vous rendre là-dessus... J'ai le droit d'aller dire à celle qui vous l'a donnée le bel usage que vous venez d'en faire devant moi... J'ai le droit même de la montrer à cette pauvre Juliette que vous débaissez si cruellement !...

GASTON. Madame !...

MADAME DE VALORY. Monsieur... c'est affreux ce que vous faites là, entendez-vous !... Vos grands yeux ne me font pas plus peur que vos grandes moustaches... Juliette vous aime, et votre abandon lui ôse... oui, monsieur, votre abandon... La pauvre enfant dépérit à vue d'œil... Je me suis promis de vous dire là-dessus toute ma pensée, et de vous reprocher votre cruauté... Voyons, je ne ris plus ; parlons gravement. Qu'avez-vous à reprocher à Juliette ?

GASTON. Eh ! madame, pourquoi toutes ces questions ?... De quel droit ?

MADAME DE VALORY. Puisque vous le prenez ainsi... monsieur, j'ai bien l'honneur de vous faire la révérence... Me ferez-vous la grâce de m'offrir votre main pour rentrer dans le bal ?

GASTON. Excusez-moi, madame, je ne rentre pas dans le bal.

MADAME DE VALORY. C'est bien, monsieur !... (Gaston sort par la droite.)

## SCÈNE VII.

MADAME DE VALORY, seule. Etrange garçon !... il n'est pas poli !... Serait-il amoureux d'Amélie ? Ce que je disais ce matin en riant serait-il vrai ? Mais Amélie, pourquoi lui a-t-elle donné cette fleur ?... Je m'y perds. (Elle reste pensive au fond du théâtre.)

## SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC, ANATOLE, MADAME DE VALORY.

(Frédéric et Anatole se rencontrent sur le seuil de la porte et entrent sans apercevoir madame de Valory.)

ANATOLE. Ah ! je vous disais bien que je le retrouverais ce diable de vers !

FRÉDÉRIC. Eh ! monsieur !...

ANATOLE. Jugez-en :

La rose de l'amour est des quatre saisons.

Eh bien, ils ont sifflé, les imbéciles, et j'ai cru que le gros monsieur allait avoir une attaque d'apoplexie... C'est pourtant joli, n'est-ce pas : la rose de l'amour ?

FRÉDÉRIC. Oui, monsieur, charmant !... (A part.) Il m'as-somme !

ANATOLE. A propos, monsieur, permettez-moi d'aborder un sujet plus sérieux et qui m'intéresse infiniment.

FRÉDÉRIC. Parlez, monsieur...

ANATOLE. La rose de l'amour... m'y amène tout naturellement... J'aime...

FRÉDÉRIC. Plait-il ?

ANATOLE. Je vous dis, monsieur : J'aime !

FRÉDÉRIC. Je vous remercie de cette confiance, monsieur ; mais je ne vois pas en quoi...

ANATOLE. Permettez... j'aime mademoiselle votre sœur !

FRÉDÉRIC. Ah !

ANATOLE, très-tranquille. Oui, monsieur, d'un amour effréné... et, comme je suis riche, assez bien tourné et spirituel... Avez-vous vu ma sœur, monsieur ?

FRÉDÉRIC. Pardieu, monsieur, si je vous interromps ; mais ignorez-vous que ma sœur est promise à M. Gaston de Verrières ?...

MADAME DE VALORY, intervenant. Non, monsieur, il ne figure pas ; mais comme M. Gaston ne se conduit pas en gentil homme avec votre charmante sœur, permettez-moi d'appuyer la demande de mon cousin.

FRÉDÉRIC. Quoi ! Gaston vous a-t-il dit... ?

MADAME DE VALORY. Bien. Mais les actes prouvent mieux que les paroles ; et votre Gaston est un monstre qui fait la cour à toutes les femmes... (Le général paraît au fond du théâtre et s'arrête.)

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

FRÉDÉRIC. Ce monstre de Gaston vous fait-il donc la cour, madame?

MADAME DE VALORY. Non, pas à moi... mais à d'autres!... Tenez, voyez-vous cette fleur?... Eh bien, je la lui ai prise tantôt, ici même, comme on venait de la lui donner, et si vous aviez vu son agitation... Je l'ai ramassée à terre, où il l'avait jetée avec colère, je ne sais pourquoi... Tout cela est-il naturel, dites?

ANATOLE. Voyons cette fleur!... Ah! pardieu! oui, je la reconnais, *amaryllis grandiflora*... il l'avait à la main quand je suis venu chercher madame de Verrières.

MADAME DE VALORY. Tout juste, madame de Verrières... Quand je vous dis qu'il en est amoureux...

FRÉDÉRIC. Y pensez-vous... Gaston amoureux de sa belle-mère?...

MADAME DE VALORY. Pourquoi pas?

ANATOLE. Ah! pardieu! ce serait fort plaisant... (apercevant le général.) Le général! diable! (Tout le monde se tait.)

LE GÉNÉRAL, avec un sourire forcé. Eh bien, madame, vous désertez le bal?...

MADAME DE VALORY. Mon Dieu, général...

LE GÉNÉRAL. Serez-vous cruelle à ces pauvres danseurs qui vous réclament là-bas... Madame de Verrières vous cherche...

MADAME DE VALORY. Je vais la rejoindre, général; votre soirée est d'une gaieté charmante.

LE GÉNÉRAL. N'est-ce pas?

MADAME DE VALORY, à part. Il n'a rien entendu... (haut.) Votre bras, Anatole...

ANATOLE. Comment donc, cousine...

LE GÉNÉRAL. Madame... Restez, docteur, j'ai deux mots à vous dire. (Anatole et madame de Valory sortent.)

FRÉDÉRIC, à part. Que me veut-il?

## SCÈNE X.

LE GÉNÉRAL, FRÉDÉRIC.

(Silence. Le général regarde s'éloigner madame de Valory, et sa physionomie prend une expression de tristesse. Frédéric le regarde avec inquiétude.)

LE GÉNÉRAL, revenant à Frédéric. Docteur!

FRÉDÉRIC. Général?

LE GÉNÉRAL. Vous êtes l'ami de la maison, le mien... je vous ai toujours traité comme un fils, et je viens vous demander un conseil.

FRÉDÉRIC. Un conseil?...

LE GÉNÉRAL. Oui... un des êtres que j'aimais le plus au monde a trompé ma confiance et jeté la douleur dans ma vie...

FRÉDÉRIC. Que voulez-vous dire?

LE GÉNÉRAL. Cet homme s'est introduit dans ma maison pour me voler ma femme!

FRÉDÉRIC. Général!

LE GÉNÉRAL. Cet homme, qui me devait au moins du respect, a apporté chez moi le déshonneur!

FRÉDÉRIC. Général!

LE GÉNÉRAL. Et cet homme, c'est mon fils!

FRÉDÉRIC, à part. Dieu!

LE GÉNÉRAL. Oui, docteur; et maintenant, parlez, que dois-je faire?...

FRÉDÉRIC. Mais, général, êtes-vous sûr...?

LE GÉNÉRAL. Oui. N'avez-vous pas remarqué, depuis huit jours, l'étrange changement survenu dans le caractère de Gaston, sa froideur soudaine avec Juliette?... Et tout à l'heure, n'avez-vous pas entendu ce que disait madame de Valory, ce que tout le monde, grâce à elle, va bientôt répéter?

FRÉDÉRIC. Quoi, général, ajouterez-vous foi si facilement aux suppositions imprudentes de cette tête folle?

LE GÉNÉRAL. Elle n'a que trop raison, vous dis-je; et l'histoire de la fleur prouve assez qu'on en est déjà aux scènes de dépit amoureux. Au surplus, ce ne sont pas les seules preuves... Vous voyez ce portefeuille?... Ce portefeuille est à Gaston... Il l'a perdu cette nuit sous les fenêtres de ma femme.

FRÉDÉRIC, à part. Amélie avait raison.

LE GÉNÉRAL. Si je joins à cela son inconcevable conduite vis-à-vis de nous tous, vis-à-vis de Juliette... que voulez-vous que j'en pense?... Ah! vous ne répondez pas... vous êtes convaincu, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC. Non, général... Quoi que vous disiez, je ne puis croire que Gaston ait cédé à une pareille tendresse. Je le connais, et je puis vous assurer que l'idée même d'une trahison ne peut pénétrer dans son cœur.

LE GÉNÉRAL, qui s'est assis. Eh! que sais-je, docteur... Amélie est jeune, belle, charmante, et mon fils est amoureux!...

FRÉDÉRIC. Et que prétendez-vous faire, général?

LE GÉNÉRAL. Me séparer de lui.

FRÉDÉRIC. Quoi!... vous voulez...?

LE GÉNÉRAL. Quel autre moyen?... Ils ne sont pas coupables, je veux le croire... mais qui peut me répondre enfin du cœur de deux jeunes gens appelés à se trouver sans cesse à côté l'un de l'autre?... Le parti que je veux prendre n'est-il pas celui de la prudence?... (Il se lève.) Vous vous taisez?... Ah! vous voyez que c'est le seul moyen, le seul!...

FRÉDÉRIC. À votre place, général, j'hésiterais encore; j'attendrais avant de faire un éclat.

LE GÉNÉRAL. Et, pendant ce temps-là, je laisserai s'accréditer les sots propos de madame de Valory, n'est-ce pas?... Non, docteur, c'est impossible... D'ailleurs, je ne veux pas faire d'éclat... j'aurai un entretien avec mon fils, et tout sera dit.

FRÉDÉRIC, à part. Nous sommes perdus!

LE GÉNÉRAL. Quant à ma femme, elle ignorera toujours le motif de son départ... Je ne veux pas troubler son repos, ni me donner, à mon âge, le ridicule de la jalousie. Mais je souffre cruellement, docteur, cruellement! Me séparer de mon fils! de Gaston, que je n'avais pas vu depuis cinq ans!... Qu'avez-vous?... vous détournez la tête... vous pleurez?... Ah! merci!... (Frédéric retire vivement sa main et va pour sortir.)

FRÉDÉRIC. Adieu, général!...

LE GÉNÉRAL. Où allez-vous?...

FRÉDÉRIC. J'aperçois votre fils.

LE GÉNÉRAL. Ah!... vous avez raison, c'est bien; allez, docteur. (Frédéric et Gaston se rencontrent sur le seuil de la porte et se regardent en silence.)

## SCÈNE XI.

GASTON, LE GÉNÉRAL.

(Le général s'assied; Gaston tient une lettre à la main.)

LE GÉNÉRAL, faisant signe à Gaston de s'approcher. Gaston!...

GASTON. Me voici, mon père!

LE GÉNÉRAL. Gaston, tu sais si je t'ai toujours aimé... si j'ai veillé avec sollicitude sur ton enfance et sur ta jeunesse?...

GASTON. Oui, mon père!

LE GÉNÉRAL. J'ai été pour toi plus qu'un père, j'ai été un ami.

GASTON. Il est vrai!

LE GÉNÉRAL. Jamais tu n'as eu à te plaindre de moi, n'est-ce pas?

GASTON. Jamais!

LE GÉNÉRAL. Jamais je n'ai manqué envers toi d'indulgence ni de tendresse?

GASTON. Jamais!

LE GÉNÉRAL. Depuis ton retour, enfin, tu m'as trouvé aussi bon, aussi dévoué que par le passé?

GASTON. Sans doute... Où voulez-vous en venir?

LE GÉNÉRAL, se levant. Eh bien, si j'ai toujours rempli mes devoirs envers mon fils, mon fils a-t-il rempli les siens envers moi?...

GASTON. Comment!

LE GÉNÉRAL. Écoute, Gaston, tu es singulièrement changé depuis huit jours.

GASTON. Moi?...

LE GÉNÉRAL. Oui, toi... Me feras-tu le plaisir de me dire ce que tu as? (Silence de Gaston.) Sais-tu que tu es presque brutal avec cette pauvre Juliette?

GASTON. Mais, mon père...

LE GÉNÉRAL. Quoi?

GASTON. Que vous dirai-je?

LE GÉNÉRAL. Tu l'aimes toujours, n'est-ce pas?

GASTON. Toujours!

LE GÉNÉRAL. Eh bien, quand te maries-tu?

GASTON. Oh! nous avons le temps d'y penser, mon père.

LE GÉNÉRAL. Non pas; je n'aime pas les choses qui traînent en longueur... Puisque ce mariage est décidé, je veux qu'il se fasse.

GASTON. Mais ne pouvons-nous attendre encore?

LE GÉNÉRAL. Pourquoi attendre? Je ne reconnais pas ton impatience d'il y a huit jours.

GASTON. C'est que... En un mot, mon père, je ne puis me marier à présent.

LE GÉNÉRAL. Ah ça! me crois-tu fait pour obéir à tes caprices? Quel est ton motif, enfin?

GASTON. Pardonnez-moi, mais je ne puis vous le dire.

LE GÉNÉRAL. Soit; je ne veux pas pénétrer tes secrets. (Gaston va pour sortir.) Encore un mot. (Il revient.) Reconnaiss-tu ce portefeuille?

GASTON. Oui, il est à moi.

LE GÉNÉRAL. On l'a trouvé cette nuit sous les fenêtres d'Amélie. Est-ce là que vous l'avez perdu?

GASTON. Oui, mon père.

LE GÉNÉRAL. Et... qu'en dois-je penser... à votre avis?

GASTON. Rien qui me déshonore.

LE GÉNÉRAL. Mais, enfin, votre présence là... à pareille heure, est au moins étrange?... Me l'expliquerez-vous?

GASTON. Non!

LE GÉNÉRAL. Non, dites-vous?... Ah! tenez, vous faites bien... vous faites bien de courber la tête et de garder le silence... car, que pourriez-vous dire pour vous justifier... à moins de mentir lâchement?

GASTON. Mon père...

LE GÉNÉRAL. Plus un mot!

GASTON. Je vous jure...

LE GÉNÉRAL. Plus un mot, te dis-je!... Ne me force pas, du moins, à douter de ta parole.

GASTON. Oh Dieu! Ecoutez-moi, mon père; car il est affreux que je sois soupçonné par vous! Moi, votre rival? L'avez-vous pu croire un instant? Ce portefeuille, en vérité, quelle preuve est-ce là? Je l'ai perdu en me promenant dans le parc, voilà tout. Quant à Juliette, ne puis-je avoir d'autres motifs de me séparer d'elle? Mon Dieu! vous ne me croyez pas! Mais que puis-je vous dire pour vous ôter du cœur cette affreuse pensée?

LE GÉNÉRAL. Ce que tu peux me dire?... Dis-moi donc, dis-moi à qui est adressée cette lettre que tu tiens là, dans ta main?

GASTON. Cette lettre?

LE GÉNÉRAL. Oui, cette lettre. (Il la lui arrache.)

GASTON, atterré. Mon père!

LE GÉNÉRAL, lisant. « A madame de Verrières. » (A Gaston.) Mais parle donc, prouve-moi que tu n'es pas coupable, que je t'accuse à tort? Justifie-toi, enfin? Ne vois-tu pas que j'attends, que ton silence me tue? Ah! tu te tais, maintenant? tu gardes le silence? Du moins, que je n'aie pas la preuve de ton crime. (Il déchire la lettre.) Tu partiras demain.

GASTON. Partir, chassé par vous!

LE GÉNÉRAL. Chassé! N'est-ce pas toi qui l'as voulu, malheureux?

GASTON. Eh bien... non... c'est impossible!... Adieu, mon père! (Il va s'asseoir à gauche.)

LE GÉNÉRAL. Adieu! (Après un moment d'hésitation, il revient vers Gaston et lui tend, par-dessus l'épaule, une main que celui-ci serre entre les siennes.) Tu ne partiras pas sans me voir, n'est-ce pas? (Il s'éloigne par la gauche.)

## SCÈNE XII.

GASTON, puis FRÉDÉRIC.

GASTON, se levant. Oui, je partirai, mais je ne laisserai pas derrière moi le désespoir dans la maison paternelle... Voilà qui lève mes dernières incertitudes. Le sort en est jeté; je le tuera ou il me tuera. Et je n'ai rien pu dire... rien répondre... Il a fallu laisser cet affreux soupçon dans le cœur de mon père! Moi, amoureux de sa femme! quelle folie! Oh! je me vengerai!

FRÉDÉRIC, allant droit à lui. Gaston!

GASTON. C'est vous?

FRÉDÉRIC. Votre père vous a dit...

GASTON. Oui, tout... Mais je trouve étrange qu'il vous ait choisi, vous, monsieur, pour son confident. Au surplus, puis-je il vous a demandé conseil, permettez-moi d'en faire autant. Suivant vous, monsieur, quelle doit être ma conduite envers un ami qui est venu chez moi pour y planter la honte, et qui, du même coup, malgré les liens de l'amitié et de la reconnaissance, a brisé impitoyablement la vie de mon père et la mienne? Que dois-je faire, monsieur? Répondez!

FRÉDÉRIC. Est-ce vous qui me le demandez, Gaston?

GASTON. Je dois vous tuer, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC. Je venais me mettre à vos ordres.

GASTON. Oui, vous êtes brave, je le sais; mais quand je vous aurai tué, cela me rendra-t-il mon bonheur, dites? Cela me rendra-t-il la confiance de mon père, qui m'a soupçonné,

moi, son fils? Cela me rendra-t-il Juliette, que j'aime et que je perds à jamais, et dont vous êtes le bourreau?

FRÉDÉRIC. Ah! laissez-vous!

GASTON. Non, je ne me tairai pas; non, j'ai assez souffert pour que je vous fasse souffrir à mon tour. Ah! vous croyez en être quitte pour recevoir bravement une balle dans la poitrine? Eh bien, non, c'est le poignard que je veux y enfoncer! Oui, monsieur, oui, vous êtes le bourreau de votre sœur, vous la tuez; car elle m'aime, et elle en mourra! Et c'est lâche à vous, c'est lâche... oui, vous êtes un lâche!

FRÉDÉRIC. Monsieur!

GASTON. Entendez-moi... vous me devez bien cela, après ces huit jours d'un mortel silence. J'ai voulu sauver un éclat, vous le savez; j'ai voulu vous éloigner, vous avez refusé; c'est bien; mais, maintenant, je pars, et je veux partir vengé, et j'irai me faire tuer d'une balle en Afrique, si vous ne me tuez pas demain matin. (Il va s'asseoir à droite.)

FRÉDÉRIC. Demain matin, soit! Un mot, seulement. Monsieur, avez-vous été assez généreux pour respecter l'honneur de madame de Verrières?

GASTON. Oui, monsieur.

FRÉDÉRIC. Le général ne la croit pas coupable?

GASTON. Non.

FRÉDÉRIC. Détruirez-vous son erreur?

GASTON. Ce serait déjà fait, si j'avais eu à le faire.

FRÉDÉRIC. Merci, monsieur. A demain!

GASTON, se relevant. A demain! (Frédéric sort.)

## ACTE QUATRIÈME.

Un boudoir chez madame de Verrières: deux portes au fond; à droite, la chambre à coucher d'Amélie; à gauche, un cabinet; à droite, sur le second plan, une fenêtre; deux bougies éclairent faiblement la scène.

## SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, ROSE.

(Amélie entre par la porte du fond, à droite; elle est suivie de Rose.)

AMÉLIE. Là, dans ma chambre... sur la cheminée... (Elle indique la porte de droite et se laisse tomber dans un fauteuil. Rose entre dans la chambre à coucher et reparait presque aussitôt, un flacon de sel à la main.) La force me manque... (Prendant le flacon des mains de Rose.) Bien... merci... laissez-moi...

ROSE. Si madame voulait, on préviendrait M. Frédéric.

AMÉLIE. Non... c'est inutile... ne dérangez personne... je me sens mieux... Allez! (Rose rentre dans la chambre à coucher d'Amélie.)

## SCÈNE II.

AMÉLIE, puis FRÉDÉRIC.

AMÉLIE. Me voilà seule, je puis enfin pleurer! (Elle cache sa tête dans ses mains. — Moment de silence. — Frédéric paraît au fond, à droite.)

FRÉDÉRIC. Amélie!

AMÉLIE, se levant. Vous? Oh! par grâce, par pitié, laissez-moi! Que me voulez-vous?

FRÉDÉRIC. Du calme, Amélie, du calme!

AMÉLIE. Non... tout est fini... Adieu!

FRÉDÉRIC. Il faut que je vous parle, vous n'écoutez rien.

AMÉLIE. Eh bien, soit! Il faut que je vous parle aussi, moi! Il faut que je vous dise ce que j'ai sur le cœur... Regardez-moi, suis-je assez pâle, assez brisée par la honte et la douleur? Ah! vous m'avez menti! vous m'avez menti en me disant qu'on pouvait trahir ses serments, manquer à la foi jurée, tromper un mari confiant et bon, sans renoncer pour toujours aux douces joies du foyer, au respect du monde, à sa propre fierté! Vous m'avez menti en me promettant le bonheur! Depuis que je vous aime, depuis que je suis à vous, je n'ai fait que pleurer et souffrir! Vous avez été sans pitié, vous m'avez perdue, vous m'avez brisée, vous m'avez tuée!

FRÉDÉRIC, la prenant dans ses bras. Amélie! Amélie! (Amélie se dégage et va s'asseoir à droite.)

AMÉLIE. Savez-vous?... Gaston a tout deviné, tout compris... J'en suis sûre, maintenant... demain... tout à l'heure, peut-être, son père apprendra de sa bouche...

FRÉDÉRIC. Non, rassurez-vous, Gaston ne dira rien; il me l'a promis.

AMÉLIE. Promis! Gaston vous a promis... ?

FRÉDÉRIC. Il a mieux aimé se laisser accuser par le général, que de révéler un secret qui pouvait vous perdre.

AMÉLIE. Accuser... que voulez-vous dire ?

FRÉDÉRIC. Le général le croit amoureux de vous.

AMÉLIE. Gaston ?

FRÉDÉRIC. Un portefeuille, trouvé la nuit dernière sous vos fenêtres... quelques mots jetés au hasard par madame de Valory... une fleur donnée par vous à Gaston... que sais-je ? Sa froideur avec Juliette, tout semble confirmer les soupçons du général.

AMÉLIE. Grand Dieu !

FRÉDÉRIC. Gaston se taira, je suis sûr de lui; mais, ce soir, dans un instant, si le général vous interroge... que direz-vous ?

AMÉLIE, se levant. La vérité !

FRÉDÉRIC. Il vous tuera !

AMÉLIE. Oui.

FRÉDÉRIC. Je ne le veux pas, moi. Je vous aime, et je veux que vous viviez. Il faut fuir.

AMÉLIE. Fuir ?

FRÉDÉRIC. Il le faut. Avant que la fête soit finie, nous pouvons quitter ce château sans éveiller les soupçons de personne. Une voiture nous attendra à la porte du parc. Demain, nous serons à Paris, et après demain à Londres.

AMÉLIE. Que me proposez-vous là ?

FRÉDÉRIC. Le seul moyen de salut qui nous reste.

AMÉLIE. La mort plutôt que cette lâcheté !

FRÉDÉRIC. Je ne vous ai pas tout dit. Si vous refusez de me suivre, dans quelques heures je me bats avec Gaston.

AMÉLIE. Dieu ! Un duel entre vous ?

FRÉDÉRIC. Comprenez-vous maintenant ? Si nous partons ensemble cette nuit, Gaston ne me trouvera pas au rendez-vous. Mais qu'importe ! Votre salut passe avant mon honneur ! D'ailleurs, je le retrouverai.

AMÉLIE. Soit donc ! Préparez tout pour notre fuite, dans une heure, je vous suivrai.

FRÉDÉRIC. Vous me le promettez ?

AMÉLIE. Je vous le promets. (Elle s'assied à gauche sur un canapé. Juliette paraît au fond.)

FRÉDÉRIC, bas. Silence ! voici ma sœur. (Haut.) Rassurez-vous, cela ne sera rien. Voici Juliette qui vient, je suis sûr, chercher de vos nouvelles. Je vous laisse avec elle. (Bas.) Pas un mot. Attendez-moi. (Il sort.)

## SCÈNE III.

JULIETTE, AMÉLIE.

JULIETTE, s'approchant d'Amélie. Je craignais...

AMÉLIE, à part. Oui, ce duel serait horrible ! (Apercevant Juliette debout près d'elle.) Ah ! c'est toi, Juliette. Pardon, mon enfant, j'oubliais que tu étais là.

JULIETTE. Rose m'a dit que vous étiez souffrante, et j'accourais...

AMÉLIE. Merci ! (Elle lui serre les mains.) C'est passé, tu vois, je ris maintenant.

JULIETTE. Vos mains sont brûlantes.

AMÉLIE. Brûlantes... tu crois ?

JULIETTE. Et vos yeux sont pleins de larmes.

AMÉLIE. Non, tu te trompes... (Elle essuie ses yeux.) Pourquoi pleurerai-je ? Assieds-toi là. (Juliette se place à côté d'Amélie, qui lui prend les mains.) T'es-tu bien amusée à cette fête ? As-tu beaucoup dansé ? Conte-moi cela... je veux tout savoir. Monsieur Anatole te fait la cour, je crois. Prends garde, un poète c'est dangereux ! On se laisse aisément séduire par de beaux vers. Il est vrai que les siens... Pauvre garçon, ce n'est pas sa faute. Mais parle donc, dis-moi quelque chose, répète-moi tout ce que tu as entendu... Parlait-on de moi ? Qu'en disait-on ? beaucoup de mal sans doute ?

JULIETTE. Quelle idée ! au contraire.

AMÉLIE. Tu crains de me fâcher ?

JULIETTE. Non, je vous assure.

AMÉLIE. Soit, je te crois. (La regardant avec tendresse.) Savez-vous que vous êtes charmante, mademoiselle, avec vos grands yeux bleus un peu tristes et vos belles joues un peu pâles ? Vous a-t-on fait beaucoup de compliments ?

JULIETTE. Je voudrais vous prier, madame, vous qui êtes si bonne pour moi...

AMÉLIE. Me prier de faire quelque chose pour vous, chère enfant ? Dites, dites vite... De quoi s'agit-il ?

JULIETTE. Je voudrais vous prier de parler pour moi à mon frère.

AMÉLIE. A Frédéric ?

JULIETTE. Oui.

AMÉLIE. Que voulez-vous que je le lui demande ?

JULIETTE. De me reconduire au couvent, d'où je suis sortie il y a quelques mois.

AMÉLIE, se levant avec Juliette. Au couvent ! vous voulez retourner au couvent ?... Est-ce que vous vous ennuyez avec nous, ma pauvre enfant ? Est-ce que vous êtes malheureuse ici ?

JULIETTE. Je ne me plains pas. Je n'accuse personne. (Pleurant.) Si je ne puis être à lui, c'est qu'un obstacle invincible nous sépare. Il me l'a dit, et je le crois.

AMÉLIE. Qui ? Gaston, c'est lui qui vous a dit... (A part.) Oh ! je comprends. Pauvre enfant, j'aurai brisé aussi son bonheur ! (Haut.) Essuie tes larmes, Juliette. Je verrai Gaston, je lui parlerai.

JULIETTE. Oh ! je vous en prie, ne lui dites pas !

AMÉLIE. Sois tranquille. — Je veux lui arracher son secret, je veux savoir quel est cet obstacle dont il t'a parlé ? — Peut-être avons-nous tort de nous alarmer.

JULIETTE, avec joie. Vous croyez ?

AMÉLIE. Rentre dans le bal, cherche-le au milieu de la foule, et dis-lui que je l'attends ici. Il ne refusera pas de venir, sans doute.

JULIETTE. Que lui direz-vous ?

AMÉLIE. Je promets de ne pas lui parler de notre entrevue. C'est en mon nom que je veux l'interroger. Je te dirai à toi ce qui se sera passé entre nous.

JULIETTE. Que vous êtes bonne !

AMÉLIE. Va, chère enfant, charge-toi de mon message. Dis-lui que je veux lui parler. (Elle embrasse Juliette sur le front et rentre dans sa chambre à coucher. Juliette va pour sortir quand le général paraît au fond à gauche.)

## SCÈNE IV.

JULIETTE, LE GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL. C'est vous, Juliette... Je croyais trouver ici Amélie.

JULIETTE. Madame de Verrières vient de me quitter pour rentrer dans sa chambre à coucher.

LE GÉNÉRAL. Savez-vous pourquoi elle a si brusquement quitté les salons ?

JULIETTE. Elle se sentait un peu indisposée, je crois. Mais ce n'est rien, rassurez-vous.

LE GÉNÉRAL. Que je ne vous retienne pas, mon enfant... Vous êtes impatiente sans doute de rentrer dans le bal ?

JULIETTE. Madame de Verrières m'a priée de prévenir M. Gaston qu'elle désire lui parler.

LE GÉNÉRAL. Ah ! (Se contenant.) C'est bien, allez ! (Juliette sort.)

## SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL, seul. Elle l'attend ! (Moment de silence. Il se promène avec agitation. Pourquoi ce rendez-vous ?... Qu'a-t-elle à lui dire ?... (S'asseyant.) Oh ! c'est impossible !... Amélie n'est pas coupable ! Ce dernier coup me tuerait ! (Silence. — Il se lève.) Elle connaît sans doute sa folle passion ; elle veut essayer de le ramener à la raison par de sages paroles. Mais coupable ! je ne puis le croire... Non ! non ! ce serait trop infâme ! Elle est là ! (Il entrouvre la portière qui cache la porte de la chambre à coucher.) A genoux ! à genoux et prie ! Est-ce un pardon qu'elle demande à Dieu ? (Il laisse retomber la portière.) Un pardon ! oh ! je serais implacable, moi, je ne pardonnerais pas ! Malheur sur lui et sur elle s'ils m'ont trahi !... (Allant à la fenêtre.) Antoine ! Antoine ! es-tu là ?

ANTOINE, du dehors. Oui, général.

LE GÉNÉRAL. Donne-moi mes pistolets.

ANTOINE. Voilà, général.

LE GÉNÉRAL. Bien ! ne t'éloigne pas... (Il prend les pistolets qu'il met dans sa poitrine et referme la fenêtre.) On vient... c'est lui ! Entrons là !... Oh ! Dieu, prenez pitié de nous ! (Il entre dans le cabinet.)

## SCÈNE VI.

GASTON, puis AMÉLIE.

GASTON, entrant par la porte du fond à gauche. Personne !... Elle est dans sa chambre à coucher sans doute. Attendons ici... Que veut-elle me dire ? Tout est perdu maintenant !

AMÉLIE entre et aperçoit Gaston. Dieu ! (Elle s'évanouit.)

GASTON, la soutenant. Madame ! (Il la conduit vers le canapé et l'y fait asseoir.)

AMÉLIE. Monsieur Gaston, je suis accablée de honte et de douleur ! Vous me méprisez et vous en avez le droit, et je n'ose plus lever les yeux sur vous ! J'ai voulu vous parler, cependant, j'ai voulu vous demander pardon.

**GASTON. A moi, madame?**

**AMÉLIE, le faisant asseoir près d'elle.** Oui, à vous qui vous êtes laissé accuser pour moi, qui n'avez pas voulu me déshonorer aux yeux de votre père, qui avez été généreux envers une pauvre femme dont le cœur est brisé!

**GASTON.** Quoi, madame! vous savez...?

**AMÉLIE.** Oui, je sais tout. Je sais que vous êtes la plus noble des hommes. Hélas! et je n'ai pas même le droit de vous remercier!... Mais ce sacrifice, je n'en veux pas! Je ne veux pas que votre père vous soupçonne, je ne veux pas ajouter un remords à celui qui me déchire!... Ne me répondez pas, Gaston, je ne veux pas que vous perdiez pour moi l'amitié paternelle! Fût-ce au prix de ma vie, il faut que la vérité soit connue, et, si ce n'est de votre bouche, ce sera de la mienne! (Elle se lève; Gaston la retient par les mains.)

**GASTON.** Y pensez-vous, madame? (Il la fait asseoir près de lui.)

**AMÉLIE.** Oui, j'y pense, et je ne veux pas que vous me maudissiez un jour. Je ne veux pas que vous disiez: « Cette femme n'avait pas de cœur; elle a souillé le nom de mon père, et moi, elle m'a laissé lâchement accuser. » Je ne veux pas que vous disiez cela! Et peut-être alors me plaindrez-vous, peut-être aurez-vous au fond de votre âme un sentiment de pitié pour cette malheureuse femme qui a été faible, coupable, mais qui n'était pas infâme!

**GASTON, se levant.** Madame!

**AMÉLIE.** Oh! si vous saviez, Gaston, comme le crime m'a peu à peu enveloppée, sur quelle pente rapide j'ai été entraînée malgré moi; de quelles prières, de quelles menaces même cet homme m'a assiégé! Oh! je ne m'excuse pas!... Non! j'aurais dû résister!... mais j'ai tant souffert! Gaston, je vous en supplie à genoux, pardonnez-moi!

**GASTON, la relevant.** Madame!... Ah! Frédéric! (Bruit dans le cabinet.)

**AMÉLIE.** Dieu!

**GASTON.** Quoi donc?

**AMÉLIE.** J'avais cru entendre...

**GASTON.** Rassurez-vous, nous sommes seuls. Écoutez-moi, madame. Mon père est heureux par vous. Lui découvrir la vérité ce serait le tuer! Au nom du ciel, n'en faites rien; c'est moi qui vous supplie à mon tour! Respectez son repos, rendez sa vieillesse heureuse, et je vous pardonnerai! Pour moi, je vais partir. Dans quelques années, la triste impression qu'il peut avoir gardée de tout ceci sera effacée de son esprit. Alors je reviendrai et je pourrai reprendre ma place entre vous et lui...

**AMÉLIE.** Mais Frédéric?

**GASTON.** Oh! ne me parlez pas de Frédéric, madame. Lui ou moi...

**AMÉLIE.** Lui ou vous! Vous serez mort demain, n'est-ce pas? Et j'y consentirais, et j'aurai encore ce crime à me reprocher, et votre père viendrait me demander compte du sang de son fils? Non, plutôt le déshonneur, plutôt la mort! Et Juliette, Juliette, que vous aimez et que vous perdez à jamais! Ah! Gaston, vous la tuez aussi, elle!... Gaston, pour l'amour de Juliette!

**GASTON.** Assez, ma lame! Vous me torturez le cœur; mais je ne faillirai pas à mon devoir, et j'estime moins mon bonheur que celui de mon père! Ne cherchez donc pas à me détacher de ma résolution; elle est irrévocable!

**AMÉLIE, à part.** Non, c'est impossible! il ne se battra pas... Je fuirai!

**GASTON.** Et maintenant, madame, séchez vos larmes, forcez-vous à sourire, et rentrez dans le bal, où votre absence pourrait inquiéter mon père.

**AMÉLIE.** Oui, vous avez raison, il faut sourire. (Elle se tait en sanglots.) Croyez-vous que je sois assez châtée, Gaston?... Allons, du courage!... Gaston, ne me maudissez pas!... Adieu! (Elle sort par le fond, à gauche.)

## SCÈNE VII.

LE GÉNÉRAL, GASTON.

(Le général paraît sur le seuil du cabinet.)

**GASTON.** Mon père! (Le général s'approche lentement de son fils, et tombe à ses pieds sans dire une parole.) Mon père, que faites-vous?

**LE GÉNÉRAL.** Et c'est toi que j'ai accusé!... Gaston! mon fils! noble enfant! (Gaston relève le général, qui le serre dans ses bras.)

**GASTON.** Vous étiez là!

**LE GÉNÉRAL.** Oui, et j'ai tout entendu... C'est fini, je suis frappé à mort, vois-tu... Mais toi, toi, tu me pardonnes, n'est-ce pas?

**GASTON.** Ah! mon père!

**LE GÉNÉRAL.** Vois, je pleure pour la première fois de ma vie! Je l'aimais tant!... Insensé que j'étais, je t'accusais, toi, mon fils... et les infâmes! Oh! je me vengerai!

**GASTON.** Sur elle!

**LE GÉNÉRAL.** Non! A quoi bon te cacher ma faiblesse, Gaston? Je sens là que je l'aime encore!... Non, pas sur elle! (Il tombe dans ses bras en pleurant.) Mais sur lui!

**GASTON.** Ce soir me regarde, mon père; et, puisque vous avez entendu...

**LE GÉNÉRAL.** Oui, vous devez vous battre, je le sais; mais je ne le veux pas, moi! C'est ma querelle, et non la tienne... Je veux que tu vives, Gaston! Moi, du moins, s'il me tue, il ne hâtera la mort que de peu de jours.

**GASTON.** Non, mon père, ne me faites pas cette injure! J'ai provoqué Frédéric, je dois me battre. Permettez-vous qu'on reproche à votre fils, même l'ombre d'une lâcheté?

**LE GÉNÉRAL.** Eh bien, soit! Quand vous battez-vous?

**GASTON.** Demain matin.

**LE GÉNÉRAL.** C'est bien. Va te reposer, Gaston.

**GASTON.** Mais Amélie!

**LE GÉNÉRAL.** Amélie?... Ah! l'ingrate! l'ingrate! me fait-elle assez souffrir! Pourquoi m'épousait-elle, si elle ne pouvait m'aimer?... Mais tu lui as pardonné, Gaston, je lui pardonne!... Jamais, non, jamais! elle ne saura que j'ai connu sa faute!... et peut-être... peut-être m'aimera-t-elle encore!...

**GASTON.** Mon père!

**LE GÉNÉRAL.** Allons, c'est bien; va... Tu vois que je suis calme... Je veux la voir, je veux lui parler.

**GASTON.** Adieu, mon père!

**LE GÉNÉRAL.** Gaston, mon enfant, embrasse-moi! (Ils s'embrassent; Gaston sort par la droite.)

## SCÈNE VIII.

LE GÉNÉRAL, puis FRÉDÉRIC.

**LE GÉNÉRAL, seul.** Non! tu ne te battas pas!... Qui! moi, l'exposer à la mort; moi, le voir tuer par cet infâme? Non! je le prévendrai, et, puisque ce duel est pour demain, je me battra cette nuit même... Allons! (Frédéric entre par une porte dérobée, et va rapidement vers la chambre d'Amélie, sans apercevoir le général.)

**LE GÉNÉRAL, s'effaçant dans l'embrasure de la porte du fond, à droite.** C'est lui!

**FRÉDÉRIC, entr'ouvrant la portière.** Amélie!

**LE GÉNÉRAL, s'approchant, et lui saisissant le bras.** Que venez-vous faire ici à pareille heure, monsieur?

**FRÉDÉRIC, à part.** Ciel! (Haut.) Mais, général, ne vous a-t-on pas dit que madame de Vertières, s'étant subitement trouvée indisposée, avait été forcée de rentrer chez elle?

**LE GÉNÉRAL.** Et vous venez, en votre qualité de docteur, lui offrir généreusement vos soins?

**FRÉDÉRIC.** Sans doute.

**LE GÉNÉRAL.** Quoi de plus naturel, en effet!

**FRÉDÉRIC.** Qu'avez-vous donc?

**LE GÉNÉRAL.** Moi, docteur... j'ai envie de vous tuer comme un voleur!... J'ai envie de vous faire sauter la cervelle avec ceci. (Il lui met le pistolet sur le front.) Vous pâlissez, misérable!

**FRÉDÉRIC, s'appuyant sur le canapé.** Général!

**LE GÉNÉRAL, d'une voix sourde.** Plus bas, monsieur, plus bas! Si je ne vous ai pas brisé le crâne, comme vous le méritez, c'est que, tout infâme que vous êtes, je veux bien encore vous donner le droit de vous défendre; mais auparavant, je veux que vous sachiez tout ce que ce cœur contient de haine et de mépris pour vous; pour vous, qui laissez peser le soupçon sur le front de mon fils; pour vous, qui souillez la maison de votre hôte; pour vous, qui tout à l'heure encore me serriez la main, et qui venez ici comme un bandit pour me voler mon honneur.

**FRÉDÉRIC.** Ne vous suffit-il pas de me tuer sans m'insulter?

**LE GÉNÉRAL.** Non... et vous seriez déjà étendu à mes pieds si votre mort eût dû suffire à ma vengeance! — Mais, soit! — Je vous ai dit ce que j'avais à vous dire. — Je ne veux pas que vous vous battiez avec Gaston. — Allez m'attendre chez vous, dans une heure j'y irai vous y trouver.

**FRÉDÉRIC.** Dans une heure.

**LE GÉNÉRAL.** Gaston ignore ma résolution... je vous en avertis. J'espère que vous ne la lui ferez pas connaître.

**FRÉDÉRIC.** Il s'agit, monsieur.

**LE GÉNÉRAL.** Allez!

**FRÉDÉRIC, apercevant Amélie, qui entre par la droite avec Juliette.** Amélie!

**LE GÉNÉRAL.** Sortez, monsieur, sortez! (Frédéric sort par la gauche, après avoir jeté un regard à Amélie.)

## SCÈNE IX.

LE GÉNÉRAL, AMÉLIE, JULIETTE.

LE GÉNÉRAL, allant au-devant d'Amélie. Eh bien, la fête est terminée, sans doute, et vous avez pris congé de nos hôtes?... Je vous attendais.

AMÉLIE. Vous m'attendiez?

LE GÉNÉRAL. Sans doute!... N'ai-je pas l'habitude de vous souhaiter le bonsoir avant de rentrer chez moi? (Il lui prend la main, et l'embrasse sur le front.) Bonne nuit, Amélie!... A demain!

AMÉLIE. A demain... (A part.) Demain!...

JULIETTE. Adieu, madame!... Vos dernières paroles m'ont rendu quelque espoir... mais il me semble qu'un grand malheur plane sur nous!

AMÉLIE. Un malheur!

JULIETTE. Je vais prier Dieu de nous rendre tous heureux!

AMÉLIE. Va, chère enfant, et puisse ta prière être entendue! (Elle l'embrasse, et se dirige vers sa chambre.)

LE GÉNÉRAL, à Amélie. A demain!

AMÉLIE. A demain! (Elle entre chez elle.)

## SCÈNE X.

LE GÉNÉRAL, JULIETTE, puis ROSE.

JULIETTE. Bonsoir, général!

LE GÉNÉRAL. Bonsoir!... Ah! Juliette, un mot.. Avez-vous embrassé votre frère?

JULIETTE. Non, général; il est parti sans me parler.

LE GÉNÉRAL. Eh bien, il voudrait vous voir.. Allez le trouver, mon enfant.. Rose vous accompagnera. (Il sonne.)

JULIETTE. Si tard!

LE GÉNÉRAL, à Rose qui entre. Allez!.. Rose, conduisez mademoiselle jusqu'à la porte de M. Bernay.. Bonsoir, Juliette! (Il va pour l'embrasser, et s'arrête.) Quoi qu'il arrive, voyez toujours en moi un père!

JULIETTE. Mais qu'y a-t-il donc, mon Dieu! (Elle sort avec Rose.)

LE GÉNÉRAL. Pauvre enfant! (allant à la fenêtre.) Antoine!

ANTOINE. Général!

LE GÉNÉRAL. Attends-moi, j'ai à te parler!

## ACTE CINQUIÈME

Un coin isolé du parc : à gauche, un pavillon ouvert, avec une porte sur le côté; deux chaises et une table dans l'intérieur du pavillon; table de jardin près du pavillon. Il fait nuit.

## SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE VALORY, ANATOLE, FRÉDÉRIC.

(Au lever du rideau, on entend une musique joyeuse : ce sont les paysans qui quittent le château et retournent au village; ils traversent le fond du théâtre. Derrière eux arrivent Frédéric, Anatole et madame de Valory.)

MADAME DE VALORY. Allons, cher monsieur, vous voilà chez vous, bonsoir.

FRÉDÉRIC. Madame!

ANATOLE. Ah! voilà votre pavillon? Eh! mais, c'est fort gentil, cela! Un silence profond, une solitude parfaite! C'est un vrai nid de poète!

MADAME DE VALORY. Sans oiseau.

ANATOLE. A propos, j'aime toujours votre sœur; pensez-y.

MADAME DE VALORY. Voyons, cousin, ce n'est pas l'heure de parler d'amour!

ANATOLE. Au contraire, aux étoiles!

MADAME DE VALORY. Aux étoiles... il faut se coucher. Venez!

ANATOLE. Attendez!

MADAME DE VALORY. Quoi donc?

ANATOLE. Ne me troublez pas... il me vient quelque chose...

MADAME DE VALORY. Une idée?... Pas possible.

ANATOLE. Chut!... Ecoutez.

La lune à travers la branche

Laisse tomber de sa manche...

MADAME DE VALORY. Je suis curieuse de savoir ce que la lune a laissé tomber de sa manche.

ANATOLE.

Laisse tomber de sa manche

Un feu clair.

MADAME DE VALORY. Joli!

ANATOLE.

Qui s'étend, tartine blanche,

Sur le vert,

MADAME DE VALORY. Délicieux!...

ANATOLE.

Cependant que de la terre

L'encens pur de la prière

Monte à Dieu,

Comme glisse la lumière

Sur le bleu.

MADAME DE VALORY. Sur le bleu!... Je vous conseille de rester sur le bleu... Allons nous coucher.

ANATOLE. Je me sens en verve ce soir... Je vous dirai le reste en chemin.

MADAME DE VALORY. Volontiers... On est très bien dans ma voiture... pour dormir.

ANATOLE, saluant Frédéric. Cher monsieur...

FRÉDÉRIC. Monsieur...

MADAME DE VALORY. Bonne nuit, docteur, bonne nuit! (Passe sortie. — Frédéric s'approche du pavillon.)

ANATOLE, revenant. Ah!...

Combien, le cœur gros de larmes,

Trouve d'ivresse et de charmes

A s'asseoir...

Près de l'église des Carmes

Dans le noir!

MADAME DE VALORY. Pour Dieu, venez!

ANATOLE, à Frédéric. A propos, je vous enverrai demain ma statuette.

MADAME DE VALORY. Oh! la statuette! (Elle prend Anatole par le bras et l'entraîne par la gauche.)

## SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, GASTON.

(Gaston arrive par la droite.)

GASTON, à Frédéric, qui est sur le point d'entrer chez lui. Pardon, monsieur, si je vous dérange à cette heure; mais j'avais absolument à vous parler... mon père sait tout.

FRÉDÉRIC. Eh bien, monsieur?

GASTON. Eh bien, je crains qu'il ne vous provoque... N'oubliez pas qu'avant tout vous devez vous battre avec moi.

FRÉDÉRIC. Oui, monsieur.

GASTON. Je vous demande donc votre parole de ne pas vous battre avec mon père.

FRÉDÉRIC. Soit, monsieur, je vous la donne.

GASTON. A demain donc, monsieur!

FRÉDÉRIC. Je vous attendrai... (Il rentre chez lui et pousse dans une autre pièce du pavillon.)

## SCÈNE III.

GASTON, JULIETTE, ROSE. Juliette entre par la droite.

GASTON. Qui vient là?... Juliette!

JULIETTE. C'est vous, Gaston, d'où venez-vous?

GASTON. Je viens... de reconduire madame de Valory, et je rentre au château... Mais vous, où donc allez-vous?

JULIETTE. Chez mon frère... M. de Verrières m'a dit qu'il voulait me parler.

GASTON. Ah! c'est bien... Bonsoir, Juliette!

JULIETTE. Bonsoir!... (Gaston sort par la droite.) Hélas!

## SCÈNE IV.

JULIETTE, ROSE, FRÉDÉRIC.

JULIETTE. Frédéric ne doit pas être couché; attendez-moi là, Rose. (Elle frappe à la porte. — Pendant la scène suivante, Rose se promène au fond du théâtre.)

FRÉDÉRIC, reparaisant avec une bougie qu'il pose sur le guéridon. Qui est là? (Il ouvre. — Juliette entre dans le pavillon.) J'avais besoin de l'embrasser. (Il l'embrasse et la fait asseoir.) Mais pourquoi viens-tu à cette heure?

JULIETTE. C'est le général qui m'a dit...

FRÉDÉRIC. Ah!

JULIETTE. Frédéric, j'ai peur! Que se passe-t-il donc?

FRÉDÉRIC, s'asseyant. Rien, chère enfant, rien, rassure-toi!... Seulement, je vais peut-être partir à l'improviste... et... je voulais te voir. Le général a bien fait de t'envoyer.

JULIETTE. Partir... pourquoi donc?

FRÉDÉRIC. Oh! une affaire que je ne puis t'expliquer!

JULIETTE. Et seras-tu longtemps en voyage?

FRÉDÉRIC. Peut-être... je ne sais encore.

JULIETTE. Frédéric, pourquoi me quittes-tu?

FRÉDÉRIC. Il le faut!...

JULIETTE. Que je suis malheureuse!... Je n'avais que toi et lui... et je vous perds tous deux à la fois...

FRÉDÉRIC. Juliette! Juliette!...

JULIETTE. Il se passe quelque chose, j'en suis sûre... Gaston ne veut plus de moi, et tu pars... qu'est-ce que cela veut dire?...

FRÉDÉRIC. Ne pleure pas, ma sœur; Gaston reviendra à toi, sois-en sûr!

JULIETTE. Je l'aime tant!...  
 FRÉDÉRIC, à part, se levant. Oh Dieu! qu'elle me fait souffrir!...  
 Misérable que je suis!  
 JULIETTE. Qu'as-tu donc?  
 FRÉDÉRIC. Moi? Rien!... Tu m'aimes bien, n'est-ce pas, Juliette?...  
 JULIETTE. Oh! oui!  
 FRÉDÉRIC. Tu m'aimeras toujours bien?  
 JULIETTE. Toujours!  
 FRÉDÉRIC. Va, chère enfant, va dormir, et que Dieu veuille sur toi!... (Juliette sort du pavillon; Frédéric la suit.) Ah! n'oublie pas mon nom dans tes prières, toi qui peux prier!  
 JULIETTE. Mais je te verrai demain, tu ne pars pas cette nuit?  
 FRÉDÉRIC. Peut-être.  
 JULIETTE. Déjà!  
 FRÉDÉRIC. Allons, du courage! Il le faut, te dis-je!... Nous nous reverrons...  
 JULIETTE. Vas-tu bien loin d'ici?...  
 FRÉDÉRIC. Oui...  
 JULIETTE. Quel malheur!... Adieu, Frédéric!  
 FRÉDÉRIC. Adieu, Juliette!... chère sœur!... chère enfant!... Ah! laisse-moi t'embrasser longtemps!... Va!... va!... (Juliette lui fait un dernier signe d'adieu et sort suivie de Rose.)

## SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, seul. C'en est fait! je l'ai vue pour la dernière fois!... Allons, tout est dit, j'en ai fini avec la vie... Attendons le général!... Quelle obscurité! il n'y a pas une étoile au ciel. (Il s'assied et réfléchit.) Ah! j'ai froid... est-ce que j'ai peur?... Non! c'est un suicide après tout... et combien de fois n'ai-je pas regardé le suicide sans pâlir! Un peu plus tôt, un peu plus tard, ne faut-il pas retourner à la terre?... (Il se lève.) Pauvre Juliette! que deviendra-t-elle?... J'ai promis à Gaston de ne pas me battre... il faut me laisser tuer... (Il se rassied.) Ainsi, j'ai tout perdu pour cette femme, tout!... O faiblesse humaine!... cette passion a dominé ma vie, et je sens que je l'aime encore... Oui, malgré tous les malheurs dont je suis coupable, je l'aime!... Mais par quel déplorable hasard le général a-t-il appris la vérité?... Et ce malheureux procès que je vais laisser à Juliette?... N'est-ce pas une fatalité?... Tout, tout interrompu!... Je n'aurai pas même le temps de mettre un peu d'ordre dans mes papiers... Ah! il m'aurait fallu quinze jours, quinze jours seulement!... Voyons, pas un moyen?... Non, le sort en est jeté... Écrivons à Amélie... (Il se dirige vers le pavillon et heurte le perron du pied.) Ah! (Se soulevant.) C'est étrange, je suis là plein de vie, et dans quelques instants... rien! rien!... (Se tétant le pouls.) le pouls est calme... Allons!...

## SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, dans le pavillon; LE GÉNÉRAL, ANTOINE. Frédéric s'assied dans le pavillon et se met à écrire. — Le général et Antoine entrent par la droite.  
 LE GÉNÉRAL. Tu as les armes?  
 ANTOINE. Oui, mon général.  
 LE GÉNÉRAL. Tu m'as bien entendu, Antoine; si je suis tué, pas un mot de tout ceci.  
 ANTOINE. Pas un mot...  
 LE GÉNÉRAL. Il est chez lui. Bien. (Il va frapper à la porte.) Monsieur Bernay!  
 FRÉDÉRIC, ouvrant la porte. Je suis à vous dans l'instant, général...  
 LE GÉNÉRAL. Ah! vous écriviez?... C'est bien, monsieur, j'attendrai.  
 FRÉDÉRIC. Deux minutes seulement. (Il se remet à écrire.)  
 LE GÉNÉRAL. Je gage qu'il écrit à madame de Verrières... Il se pose en victime, sans doute... Et moi je suis leur bourreau à tous deux... Quelle dérision!...  
 FRÉDÉRIC. Me voici, monsieur... (Il sort du pavillon avec une chandelle.) Mais il fait bien noir; voulez-vous que cette bougie nous éclaire?...  
 LE GÉNÉRAL. Comme vous voudrez, monsieur... (Frédéric pose la bougie sur la table près du pavillon.) Au reste, nous n'en aurons pas besoin... voici ce que j'ai à vous proposer: un pistolet chargé sur deux, et à bout portant.  
 FRÉDÉRIC. Mais, monsieur...  
 LE GÉNÉRAL. Avez-vous peur?  
 FRÉDÉRIC. Non, monsieur, non, pas pour moi.  
 LE GÉNÉRAL. Je vous dispense de cette générosité... Un mot encore, monsieur. Je serais désespéré que le nom de madame de Verrières fût mêlé à toute cette histoire... Ne le redoutez-vous pas comme moi?  
 FRÉDÉRIC. Oui, monsieur.  
 LE GÉNÉRAL. Bien... Faisons donc en sorte que le monde n'apprenne rien que ce que nous voudrions des événements de cette nuit.

FRÉDÉRIC. Et madame de Verrières?  
 LE GÉNÉRAL. Tenez, j'ai pitié de vous, et je veux bien vous dire que madame de Verrières ne saura rien. Mais écoutez; voici ce que j'ai écrit à mon fils: « Gaston, je suis las de la vie, je la quitte sans regret. Garde le souvenir de ton père... Adieu!... » Si je meurs, on trouvera ce papier sur moi... Je voudrais que vous en fîssiez autant de votre côté.  
 FRÉDÉRIC. Soit, monsieur.  
 LE GÉNÉRAL. Mais cette lettre que vous venez d'écrire...  
 FRÉDÉRIC. Cette lettre ne parle pas de duel.  
 LE GÉNÉRAL. C'est bien... Écrivez, monsieur. (Frédéric prend ses tablettes, s'assied près de la table où est la bougie et se dispose à écrire quelques mots au crayon. Le général reprend.) Voulez-vous me permettre de vous dicter ces lignes?  
 FRÉDÉRIC. Comme vous voudrez, général.  
 LE GÉNÉRAL. « Qu'on n'accuse personne de ma mort; je quitte volontairement la vie... Mais avant de mourir, je recommande ma sœur à la vieille amitié de M. de Verrières... »  
 FRÉDÉRIC. Quoi, général!  
 LE GÉNÉRAL. Écrivez, monsieur.  
 FRÉDÉRIC, à part. Et je ne puis même lui serrer la main!  
 LE GÉNÉRAL. Est-ce fait?  
 FRÉDÉRIC. Oui, général.  
 LE GÉNÉRAL. C'est bien. Maintenant, Antoine, charge un de ces pistolets.

ANTOINE. Oui, mon général. (Il charge un des pistolets.)  
 LE GÉNÉRAL. Ces pistolets ne sont pas connus pour être à moi. (Frédéric fait un signe d'assentiment.)  
 FRÉDÉRIC. Mais le vent va éteindre cette bougie... Tenez... (La bougie s'éteint.)  
 LE GÉNÉRAL. Elle est inutile... Voici un mouchoir; nous en tiendrons chacun un bout de la main gauche... Les pistolets, Antoine...  
 ANTOINE. Les voici, général...  
 LE GÉNÉRAL. Choisissez, monsieur... (Frédéric prend un pistolet, le général prend l'autre. Ils tiennent chacun un bout du mouchoir.)  
 FRÉDÉRIC. Me pardonnez-vous, général?  
 LE GÉNÉRAL. Non, monsieur... Donne le signal, Antoine... (Antoine frappe trois coups dans la main; les deux adversaires abaissent leurs pistolets. Le général tire, la capsule seule éclate.) A votre tour, monsieur... Mais tirez donc! (Frédéric lâche le mouchoir, tourne le pistolet contre sa poitrine et tire. Il tombe mourant.) Qu'avez-vous fait, monsieur?...  
 FRÉDÉRIC, d'une voix étouffée. Et maintenant, me pardonnez-vous, général?...  
 LE GÉNÉRAL. Ah! Frédéric!... mort!... J'ai fait ce que je devais faire, n'est-ce pas, Antoine?  
 ANTOINE. Oui, mon général.  
 LE GÉNÉRAL. Je me suis conduit en honnête homme?  
 ANTOINE. Oui, mon général.  
 LE GÉNÉRAL. Allons! viens! et sois muet... Mais n'entends-tu pas du bruit?  
 VOIX, dans la coulisse. Par ici, par ici!  
 LE GÉNÉRAL. Viens derrière ces arbres... (Le général et Antoine disparaissent. Le bruit des voix se rapproche de plus en plus. Enfin Gaston se précipite sur la scène suivi des valets avec des flambeaux. Amélie et Juliette viennent ensuite.)

## SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, GASTON, AMÉLIE, JULIETTE, VALETS, puis LE GÉNÉRAL et ANTOINE.  
 GASTON, se précipitant vers le cadavre de Frédéric. Frédéric!... mort!...  
 AMÉLIE. Dieu!  
 JULIETTE. Mon frère! (Elle tombe à genoux près de Frédéric. — Le général et Antoine reparurent.)  
 LE GÉNÉRAL. M. Bernay!... (Gaston regarde fixement son père.)  
 ANTOINE, se baissant sur le cadavre. Son cœur ne bat plus... mais voilà un papier dans sa main.  
 LE GÉNÉRAL. Un papier!... voyons! (Il lit.) « Qu'on n'accuse personne de ma mort. Je quitte volontairement la vie... mais, avant de mourir, je recommande ma sœur Juliette à la vieille amitié de M. de Verrières. » Frédéric Bernay.  
 JULIETTE. Ah! monsieur... (Elle va pour lui prendre la main.)  
 LE GÉNÉRAL, en retirant la sienne. Non... Gaston, soutiens-la!... Amélie, vous lui servirez de mère, n'est-ce pas?  
 AMÉLIE. Oui!...  
 LE GÉNÉRAL. Saviez-vous que M. Bernay eût des chagrins?  
 AMÉLIE. Moi? Non, non, monsieur... (A part) Il ne sait rien!... (Les valets s'approchent pour enlever le cadavre de Frédéric.)

FIN.